

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Aux sources d'un antagonisme congénital
Les Hommes sont-ils égaux?
Lieux communs
Chesterton et l'épreuve du temps
En quelques lignes...
Chez Joris-Karl Huysmans
« Les responsabilités de la guerre de 1939 » par Fabricius
Le sculpteur baron George Minne
Ferveurs de la Marquise
On demande des jeunes romanciers...

Roger de CRAON-POUSSY
Marcel DE CORTE
François MARET
Christopher HOLLIS
* * *
Georges RAMAEKERS
Robert POULET
Marie de VIVIER
Robert de VROYLANDE
Emile JEUNEHOMME

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

Banque de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 50,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnotelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

LE LYNX, Société Anonyme, à Bruxelles, 1 à 7, rue
Adolphe Lavallée.

Maison HANIN-GILLES, S. A., à Marche-en-Famenne, 21, rue
Saint-Laurent.

ou à ses filiales à Liège, rue des Franchi-
montois, 47.
à Dinant, place de Meuse.
à Arlon, avenue de Stopach.
à Bomal-sur-Ourthe.

Maison ACHILLE MOUFFE, S. A., à Châtelet, r. des Brasseurs.
CENTRALE COLONIALE, S. A., à Anvers, 96, r. du Couvent.
VREVEN-BUNTINCKX, S. A. à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.
Remise à domicile par camions.

Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE À COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FAACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

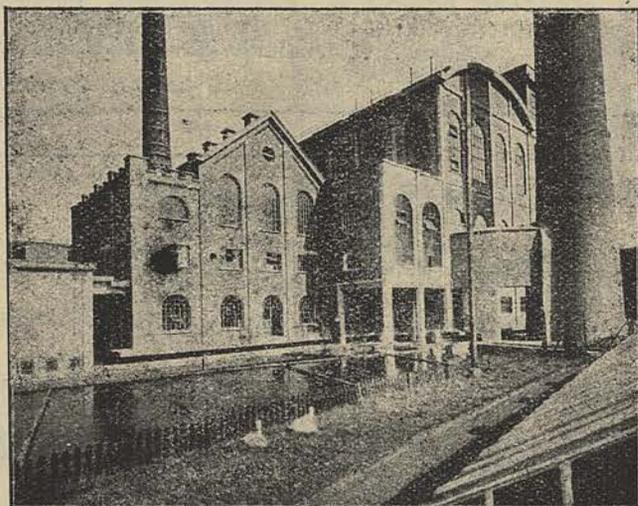
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux Industriels — Habitations — Silos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839

Chaufferie centrale électrique - cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE À COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES,
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR
Usine : Saint-Marc (Namur)
Téléphone : 302 ADR. TÉLÉGR. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatisifs - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'email « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloriaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippévillie
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour mousetrales.

Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES : Roues, Godets, etc. **GRAND STOCK**

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèques Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

**MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS**

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

**Broyeurs - Mélangeurs - Malaxeurs
pour toutes industries**

Système breveté **PIRLET-BRASSINE**. - Pièces de rechange
pour broyeurs. - Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de **JAMBES-NAMUR**
(Anciens Établissements Th. Finet)
à **JAMBES-NAMUR**

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
- à **SCLAIGNEAUX** -

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots - PLOMB LAMINÉ - PLOMB,
TUYAUX - PLOMB A SCELLER - SOUDURE D'ÉTAIN -
PLOMB BRUT en saumons - SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse - Sulfate d'alumine

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

**CHARPENTES MÉTALLIQUES
RÉSERVOIRS**

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT . POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & Cie

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpentine
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon
pour chauffage central

BUREAUX & ATELIERS :
340, rue Branche, Ans

Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÈGE

Serpentins pour brasseries
Accessoires en fonte malléable

TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.
Registre de Commerce Liège n° 628.
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Oanverohlm Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

SOUDOMÉTAL S.A.

ELECTRODES

Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE et LUNETTES

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

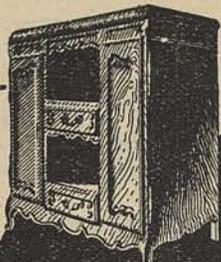
Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeletteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET



l'ANCIEN
OU
MODERNE

LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :

Van Eynde

87-89, avenue
du Midi
BRUXELLES

MAWET

**Matériel électrique en gros
Lampes à incandescence**

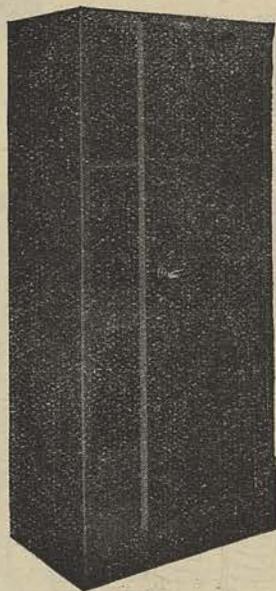
SERT VITE

SERT BIEN

Messieurs les Chefs de Communautés et Industriels

Consultez MAWET. C'est votre intérêt

Place du 20 Août, 32, LIÈGE - Tél. 155.71



FATA

Meubles
en acier

fabriqués par

S.A. FAVETA

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

*Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.*

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.



Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie

PARAFEU SUFRO

Tôlerie Mécanique du Centre



S. A.

28, r. Edouard Anseele

LA LOUVIÈRE

Téléphone : La Louvière 539

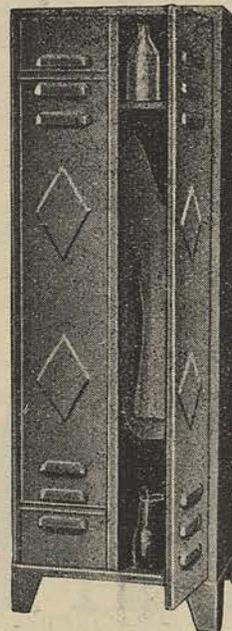
Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

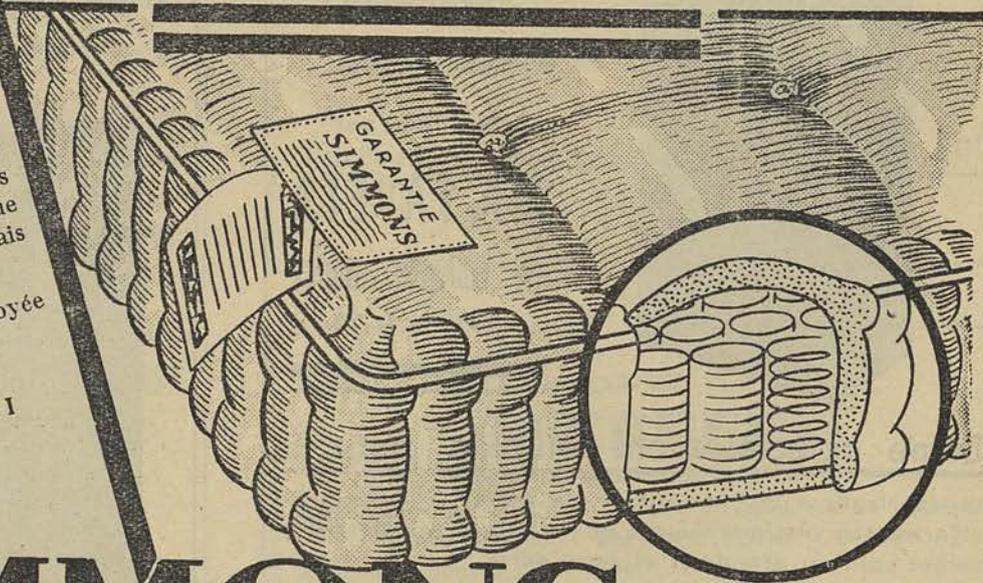
Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,

Boîte postale n° 72, Bruxelles I



L. SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Aux sources d'un antagonisme congénital
 Les Hommes sont-ils égaux?
 Lieux communs
 Chesterton et l'épreuve du temps
 En quelques lignes...
 Chez Joris-Karl Huysmans
 « Les responsabilités de la guerre de 1939 » par Fabricius
 Le sculpteur baron George Minne
 Ferveurs de la Marquise
 On demande des jeunes romanciers...

Roger de CRAON-POUSSY
 Marcel DE CORTE
 François MARET
 Christopher HOLLIS
 * * *
 Georges RAMAEKERS
 Robert POULET
 Marie de VIVIER
 Robert de VROYLANDE
 Emile JEUNEHOMME

Aux sources d'un antagonisme congénital

Allemands et Occidentaux

Notre époque a opposé aux rêves plus ou moins généreux des siècles précédents, de celui des Lumières et de son stupide successeur, des dogmes attristants, sombres et cruels : la foi dans le Progrès, dans le pouvoir souverain de l'intelligence et de la volonté humaines et dans le libre arbitre a été remplacée par la croyance à l'impitoyable fatalité intérieure et extérieure. L'homme naît aujourd'hui esclave et c'est pourquoi il est nécessairement, partout, dans les fers et dans le sang. Il obéit, selon les conceptions modernes, à la voix impérieuse de ses hérédités ancestrales, il s'incline devant sa destinée raciale, géopolitique, historique, sans la moindre chance de leur échapper; il subit la rigueur de lois économiques inaltérables. Cerné par les fameuses « forces khtoniques », rattaché au sol, commandé par les morts, ses aïeux, il est pareil au pauvre « Elu », dans la toile de Hodler, accroupi tout petit et apeuré au centre du cercle très vicieux que forment des spectres longs et décharnés.

Entre les excès d'un individualisme présomptueux et chimérique, et les horreurs d'un déterminisme atroce, la morale et la science cherchent une issue qui se concilierait avec notre civilisation chrétienne occidentale, pareillement éloignée des deux extrémismes égotiste et collectif. La raison froide, l'observation des phénomènes historiques, biologiques et sociaux nous apprend alors à doser la part que la prédisposition communautaire et le libre arbitre individuel revendiquent dans l'évolution humaine. Nous la comprendrons comme un interéchange perpétuel de ces

deux éléments où tantôt l'un, tantôt l'autre l'emportent, mais d'où jamais l'un des deux ne saurait être complètement éliminé. Le grand penseur belgo-flamand Max Lamberty a magnifiquement démontré combien les hommes, sans en exclure les surhommes et les demi-dieux terrestres que sont les Chefs, obtempèrent aux idées et comment celles-ci sont à leur tour l'œuvre de puissantes individualités qui les ont conçues ou modifiées. Cette vérité, qui pourrait être de La Palisse, n'en demande pas moins à être répétée sans cesse, car elle endure, chaque jour, des violations et elle nous fournit en dernière ressource une explication de notre temps, la seule qui vaille. Et nous voici au problème de l'antagonisme germano-occidental.

Beaucoup de penseurs, de publicistes et de pédants érudits se sont efforcés d'étudier et de motiver le contraste indéniable, l'incompatibilité d'humeur qui existe entre les deux mondes latino-anglo-saxon et germanique. La politique, les passions, la propagande se sont mêlées de ces recherches; la tendance et les considérations d'ordre éthique y prévalent sur l'analyse pondérée et gratuite des faits. Nous aurions tort de nous en formaliser; ces questions sortent du cadre de la science désintéressée, elles nous touchent au plus profond de notre cœur. Au demeurant, les partis pris n'ont pas empêché les principaux porte-parole des camps adverses d'écrire des choses fort judicieuses. Un Victor Hugo, un Taine, un Maurice Barrès, un Maurras, un Bainville, un Gaxotte, un Massis ont distingué maints aspects du problème



que les Sarolea, les Churchill, les Duff Cooper, les Steed et les Belloc ont contemplé d'un autre point de vue et qui s'est présenté, bien entendu, sous un troisième angle différent, aux Lagarde, H. St. Chamberlain, Möller v. d. Bruck, aux H. F. Günther, Alfred Rosenberg, Fr. Kern.

Le dernier mot, la parole incisive et décisive, reste cependant à l'Université, aux travaux moins étincelants et presque inconnus du grand public, faits par les historiens, à des synthèses comparées comme celles de MM. Jaffé et Johannes Haller en Allemagne, aux pénétrantes vues de MM. Vermeil et d'Harcourt en France, et surtout à la magistrale introduction au germanisme signée par M. Gonzague de Reynold. Notre modeste tâche sera de la compléter dans une direction dont l'importance échappe généralement aux savants de métier, et d'autant plus aux profanes. Et pourtant, il y va d'un point capital.

* * *

Depuis les temps les plus reculés, la position d'un homme était déterminée chez les Germains par son ascendance, paternelle et maternelle. Il héritait de ses ancêtres son droit, qu'il emportait en s'expatriant et qu'il léguait à ses rejetons, sa place dans la communauté, toutes ses chances vitales. Rien ne l'affranchissait des liens que comportait la naissance et seul un « péché contre le sang » était susceptible d'enlever aux descendants ce qui leur venait de leurs aïeux. Les parchemins, la loi écrite, les décisions d'un magistrat ne pouvaient pas changer les dispositions d'un ordre qui paraissait aux Germains à la fois naturel et surnaturel.

Les dieux avaient voulu que leur lignée soit à jamais supérieure aux simples mortels. Les rois et la noblesse remontaient aux bienheureux habitants de Walhalla; ils étaient tenus de ne pas déroger à leur rang si éminent, de ne pas souiller leur sang divin. Quant au reste, ils n'avaient à se donner que la peine de naître, de bien naître et puis de guerroyer, de manger et de boire, de commander, de veiller sur leur honneur, de se faire aimer, craindre et respecter, finalement de propager leur race. On n'entraît dans cette élite ni par mérite, ni par faveur; on ne s'y faufilait que par la ruse, après une longue étape nécessaire et grâce à l'oubli d'origines moins reluisantes. En principe, tous les nobles étaient du sang des dieux, et uniquement de ce sang, en ligne mâle et féminine.

Un mur invisible les séparait des hommes libres, qui combattaient sous les ordres des fils du ciel, qui dirigeaient les travaux et y participaient, pour autant que cela était indispensable et qui récitaient parfois sur la scène politique et militaire quelques phrases hâtives d'un petit second rôle. Ceux-là aussi, les gens du vulgaire, paysans, artisans, guerriers, veillaient sur la pureté de leurs alliances. Car, s'ils ne pouvaient pas élever leurs yeux jusqu'aux sommets où se mouvaient les descendants de Wotan et de Donar, ils se préservaient de tout contact avec la vile tourbe des serfs, dont une goutte de sang vouait à l'esclavage chacun qui en était infecté.

Des bêtes à face humaine peinaient, corvéables à merci, dans les résidences de la noblesse, dans les maisons des hommes libres, aux champs et dans les étables, pareils aux Nibelungen méprisés et raillés, qui exhument, dans la sueur de leur front, les trésors de la Terre afin que Siegfried s'en empare et s'en pare. Il arrivait parfois que le sang impur se confondit avec celui des seigneurs, mais le fruit de ces étreintes suivait la condition du parent déshérité par le Sort, *er folgte der ärgern Hand*. L'union avec un serf ne faisait souche que de serfs.

Ce qui était le principe fondamental de la société germanique à l'aube de notre ère le resta jusqu'au haut Moyen-Âge. Quoiqu'un

verniss chrétien cachât pendant de longs siècles ces résidus du paganisme nordique, la conviction de l'inégalité des hommes et de la fatalité héréditaire régnait sur les institutions et les rapports entre les hommes. Là où le germanisme primait les apports latins ou celtes — dans tout l'Empire allemand, alors que le contraire se produisait en France, en Italie et en Angleterre — les privilèges du sang pur demeuraient intacts, sans souffrir la moindre atteinte. On a longtemps parlé du caprice des élections et l'on s'est étonné de la succession qui a appelé au trône impérial tantôt des ducs puissants, comme les dynasties saxonne, salique et souabe des Hohenstaufen, tantôt de « petits comtes », voire de « simples barons », à l'exemple d'un Lothaire de Supplinbourg, d'un Rodolphe de Habsbourg, d'un Adolphe de Nassau ou d'un Gonthier de Schwarzbouurg. Or nous savons aujourd'hui que ce désordre apparent était dominé par une loi sacro-sainte : tout candidat à l'Empire devait descendre, par les femmes, de Charlemagne et appartenir par toute son ascendance connue à la noblesse! Ces clauses remplies, tous les membres de l'aristocratie étaient égaux entre eux, du moins quant à la naissance; les divergences de fortune et de splendeur familiale n'entraînaient aucune inégalité juridique ou sociale. Par contre, aucune richesse, aucune puissance réelle ne faisaient disparaître un « défaut de naissance ».

En analysant les tables ascendantes, c'est-à-dire les généalogies complètes, en ligne mâle et féminine, des familles impériales, des maisons ducales et princières, comtales et baroniales de l'Allemagne, nous trouverons toujours les mêmes noms jusqu'au XIII^e siècle : tous étaient apparentés entre eux et n'étaient liés par aucune alliance à d'autres classes de la population. Seules des unions avec des étrangers où l'on employait des critères moins sévères faisaient entrer dans ce milieu hermétiquement fermé quelques gouttes de sang qui ne provenaient pas de Walhalla.

L'exclusivité très stricte ne s'arrêtait pas au pouvoir temporel, elle était la même pour l'Eglise. Ces mêmes Germains qui avaient introduit dans leur droit canon l'*Eigenkirche*, le sanctuaire chrétien propriété héréditaire d'une famille, demandaient aux évêques et aux abbés, comme aux chanoines et aux chanoinesses, aux moines et aux religieuses, d'être d'extraction purement noble. Les « preuves » que les titulaires de chaque dignité, de chaque prébende étaient tenus de fournir sous serment depuis le XIII^e siècle, et où ils déclinaient leurs « quartiers », 4, 8, plus tard 16 et même 32 grands-parents, arrière-grands-parents, trisaïeux, etc., tous nés nobles, ne constituaient qu'une présomption en faveur du candidat. Faute de lui demander tous ses ancêtres depuis Adam et Eve, ou plutôt depuis Wotan, on se contentait de ne pas découvrir d'alliance inégale et d'en conclure à l'absence de pareille honte.

L'invention même des « preuves » annonçait que de légères infractions s'étaient produites à la loi de la séparation des castes héréditaires. Avant cette date du XIII^e siècle on n'avait pas besoin de paperasses, ni de serments : tout le monde savait si tel ou tel récipientaire d'un chapitre ou d'un couvent appartenait à la noblesse, et si tel était le cas, on en arguait, et à raison, qu'il en était de même pour ses ascendants. L'époque de la première grande offensive du Droit romain, de l'Interrègne et d'une vive interaction germano-latine — nous sommes au siècle où les Minnesänger s'inspirent des ménestrels, où Tristan et Parsivâl apparaissent en Allemagne — y ébranle insensiblement la base séculaire de l'ordre social. Quelques rares privilégiés, issus, chose curieuse, non pas d'hommes libres, mais d'anciens serfs, se rapprochent, par leur aisance et leurs qualités personnelles, de la classe dirigeante; ils se font oublier, ou ils font oublier, leurs origines vilaines, concluent des mariages avec des fils ou des

filles de familles nobles appauvries et pénètrent, après un stage d'une durée considérable, dans l'élite aux ancêtres divins.

Avant cette timide révolution, le terme de *nobilis (vir), edel (herr)* avait seul désigné le membre de cette caste, fermée depuis des temps immémoriaux, dans laquelle se recrutaient les maisons royales, ducales, princières, comtales et baronales, les évêques, les chanoines et les religieux de quelque surface. Ces mêmes êtres supérieurs parlaient de soi à la première personne du pluriel, usaient de sceaux où ils figuraient comme cavaliers et exerçaient des droits seigneuriaux multiples dans leurs terres, vastes ou petites.

A côté de cette véritable noblesse, les hommes libres devenaient de moins en moins nombreux et là où ils ne disparaissaient pas de la circulation, ils cédaient le pas à des hommes nouveaux, sortis de plus bas. Les paysans libres se maintinrent dans le Nord de l'Allemagne, au Holstein, en Westphalie, dans le Tyrol et surtout en Suisse, où leur force de résistance constitue le motif essentiel d'une évolution qui a abouti à la Confédération Helvétique indépendante. Presque partout ailleurs, l'homme du vulgaire perd sa liberté au bas Moyen-Age. Tandis qu'il glisse sur la pente, des serfs qui se voient confier par leurs maîtres les fonctions militaires et civiles les plus importantes gagnent en prestige, en fortune et en ambition. Ce sont les *ministeriales*. Plus un seigneur est puissant et d'un rang élevé, plus ses ministériaux sont couverts d'honneurs. Ceux de l'Empereur sont les premiers à se faufiler parmi la noblesse, à s'arroger des sceaux équestres, à s'approprier le *pluralis majestatis*, à se faire donner du *nobilis* et à épouser des filles de l'ancienne aristocratie de naissance. Plusieurs maisons illustres remontent à des ministériaux de l'Empire : les princes de Reuss, les comtes régnants de Hanau, les burgraves de Kirchberg, les comtes forestiers du Rhin (plus tard princes de Salm) sont de ce nombre. Rodolphe de Habsbourg est le premier roi des Romains qui descend par les femmes d'ancêtres « inégaux », et ceux-ci, les Stauffen, sont des ministériaux des Hohenstaufen, voire du Saint-Empire.

* * *

Malgré cette modeste invasion de « parvenus », le principe de la pureté du sang n'est pas attaqué. Les quelques intrus dans la noblesse s'y perdent et perdent le souvenir de leur ascension. En général, l'édifice social est toujours intact. Seulement, au lieu des trois castes complètement isolées, la noblesse, les hommes libres et les serfs, l'Allemagne se divise, depuis le XIII^e siècle, en quatre classes : la haute noblesse (*Hochadel*), la noblesse (*niederer Adel*), la bourgeoisie et les quelques paysans libres, enfin les serfs. Des unions où les enfants suivaient l'état de leur père étaient possibles entre les deux classes intermédiaires, mais le serf continuait à léguer sa misérable condition aux enfants qu'il procréait avec un partenaire de classe supérieure, puis la haute noblesse taxait de *Misheirat* (mésalliance) tout mariage avec quelqu'un de moins illustre extraction, la « basse noblesse » incluse. Survivances d'époques antérieures, certains chapitres et plusieurs abbayes restent réservés aux familles de l'ancienne noblesse ; ce sont les *Hochstifte*, les *freiherrlichen Kapitel*, où l'on doit prouver tant et tant de quartiers de haute noblesse, comme à Strasbourg, à Cologne-St-Géron ou chez les chanoinesses de Thorn dans le Limbourg néerlandais. La basse noblesse se partage les autres dignités ecclésiastiques, elle occupe toutes les charges militaires et civiles dans les territoires des princes et des principicules devenus presque souverains sous l'autorité débonnaire de l'Empire ; elle introduit à son tour une exclusivité rigoureuse, des preuves généalogiques en toute occurrence. Seulement, ces preuves et l'exclusivité de classe ne sont plus aussi péremptoires que chez la haute noblesse. La différence fondamentale est

manifeste : chez les « nouveaux messieurs », les nouveaux seigneurs, il s'agit d'une imitation, d'un droit institué sciemment, par l'égoïsme social, tandis que les autres, les fils des dieux, puisaient leur supériorité dans les tréfonds de la préhistoire. Un noble du type plus récent pouvait être créé par l'Empereur ou, dans les temps modernes, par un prince quelconque ; la haute noblesse ancien type se transmettait uniquement par le sang, à moins d'être acquise, dans les cas exceptionnels que nous avons nommés, par la prescription. Le noble « bas » avait intérêt à épouser une dame de son milieu, faute de quoi ses enfants perdaient l'accès aux canonicats ou à la plupart des postes administratifs et militaires, mais une belle dot ou l'amour pouvaient vaincre tous les obstacles et alors l'union avait tout son effet légal, même si le mari était un prince, issu de lointains ancêtres serfs, et la femme une bourgeoise. Cependant, le moindre cadet de haute noblesse n'avait qu'un moyen pour assouvir légalement ses feux quand ils concernaient une personne de naissance inégale : le mariage morganatique où les enfants recevaient leur état de leur mère.

Sauf quelques modifications insensibles, sauf aussi l'admission de deux ou trois douzaines de familles nouvelles auxquelles des circonstances spéciales conférèrent le droit de vote aux diètes de l'Empire et l'*Ebenbürtigkeit*, le connubium avec la haute noblesse, la division en quatre classes resta en vigueur dans toute l'Allemagne jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle. Des traces de cette organisation subsistaient encore au moment où socialement les serfs furent supplantés par le prolétariat urbain et agricole, tandis que la couche suprême de la bourgeoisie se confondait avec la basse noblesse.

Au point de vue juridique, la Confédération Germanique et le Reich bismarckien, de même que l'Autriche n'ont connu, depuis les traités de Vienne (1815), que deux castes héréditaires : le *Hoher Adel* et le reste de sujets-citoyens. Ce n'est qu'en 1918 que les républiques essaient de faire table rase du passé et d'abolir le dualisme en question. Auparavant, toutes les familles souveraines et les maisons ayant eu le droit de vote à la Diète du Saint-Empire jusqu'au *Reichsdeputationshauptzess* de 1803, les « médiatisés », étaient exemptes du droit commun. Elles relevaient de tribunaux spéciaux, les *Austrägalgerichte*, réglaient leur statut personnel et leur succession d'après les statuts des différentes dynasties ou, selon les principes du *Fürstenrecht* général, du droit coutumier des maisons souveraines. La branche la plus pauvre, le membre le moins reluisant d'une famille comtale médiatisée pouvait prétendre à l'égalité avec les dynasties impériales : ainsi une petite-fille de François-Joseph a épousé un comte de Waldbourg, sans perdre ses propres droits, très théoriques, au trône et sans déroger à sa dignité d'Altesse Impériale et Royale. D'autre part, une princesse Radziwill, fille elle-même d'une princesse de Prusse, fut jugée *unebenbürtig* et ne put conclure de mariage avec Guillaume 1^{er}, qui l'aimait tendrement, parce que les Radziwill avaient beau être richissimes, être plus puissants que maint roi, remonter à une vieille dynastie lithuanienne et posséder même le titre de princes du Saint-Empire, ils n'étaient pas « introduits » au collège desdits princes, n'avaient pas de voix à Regensbourg !

Certes, il s'agit là de chinoiseries, mais encore sous sa forme dégénérée et rendue grotesque par les pédants juristes des XVII^e et XVIII^e siècles allemands, l'ancien droit divin, la supériorité des fils et des filles des dieux germaniques est facile à reconnaître. La loi et l'usage quotidien affirment que certains hommes sont d'une autre pâte que le commun des mortels et que le sang des Kalenders fils de rois doit être préservé de toute souillure.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

(A suivre.)

**

Les Hommes sont-ils égaux?

La théorie de l'égalité entre les hommes est sans doute un des plus beaux exemples de mystification philosophique que nous livre l'histoire des idées. Jamais cependant l'égalitarisme n'a connu faveur pareille à celle que lui réserve notre temps : l'âge contemporain se caractérise par un mépris patent des hiérarchies naturelles et par la haine des lois salutaires de la gradation. Jamais, d'autre part, plus criantes inégalités n'ont subsisté : si un homme vaut un homme, un peuple un autre peuple, il n'en est pas moins vrai que la fiction juridique ou l'affirmation logique voilent mal les formes, à peine édulcorées, de dénivellations semblables à celles que connut l'Antiquité païenne. Certains pays paraissent même avoir remis en honneur l'esclavage. Faut-il parler enfin des modulations passionnées que font entendre les sirènes démocratiques de la paix-future?...

Cette insistance à introduire dans la vie concrète une égalité abstraite qui en accuse les moindres différences, et dont tout homme d'aujourd'hui porte le ferment destructeur, valait la peine d'un examen approfondi. Fidèles à leur programme et sous l'impulsion persévérante du R. P. Bruno de Jésus-Marie, les *Etudes Carmélitaines* ont demandé à une série de spécialistes, psychiatres, psychologues, philosophes et théologiens de répondre à la question : les hommes sont-ils égaux? Il n'entre pas dans notre dessein d'examiner d'un bout à l'autre ce très riche volume. Je me bornerai à souligner certains thèmes majeurs d'ordre philosophique.

Dans notre contribution personnelle, nous avons mis en relief la dialectique interne qui préside à la naissance et au développement des idées égalitaires. On aurait tort de limiter leur influence à la seule sphère politique. En fait, l'égalitarisme est vieux comme la raison de l'homme et sans doute faut-il en reporter l'apparition au temps du Paradis terrestre, en ce moment historique où retentit la fallacieuse promesse d'égalité : *Eritis sicut dii*. Des doctrines qui se perdent dans la préhistoire nocturne de la philosophie, comme l'évolutionnisme ou le mécanisme, sont des expressions directes de la pensée égalitaire : la théorie de l'évolution réduit à l'autodéveloppement d'un germe primitif la diversité des êtres vivants qui s'avèrent ainsi *génétiquement égaux*; le mécanisme atomique éparpille en d'innombrables fragments de matière différemment groupés un monde dont les formes en apparence diverse se réduisent toutefois à un commun dénominateur. C'est le même processus qui s'observe dans l'égalitarisme juridique, moral, politique ou social dont les ravages se sont particulièrement étendus depuis la Révolution française et dont le prétendu progrès constitue en fait un retour aux formes les plus primitives de l'explication. Le primitif, en effet, se confie volontiers aux prestiges de l'imagination.

L'idée centrale qui se retrouve au fond des explications qu'il élabore est celle de la *fécondité de l'irrationnel* ou du *primat de la magie*. Tous les ethnologues sont d'accord sur ce point. Or la même puissance de l'irrationnel s'observe dans l'explication de type évolutionniste, qu'elle soit ou non pourvue d'un pompeux appareil scientifique : l'évolutionnisme cohérent est incompréhensible sans l'idée de la possibilité pour le moins d'engendrer le plus et, à la limite, sans celle de la fécondité du néant. Le matérialisme pur, sous quelque forme qu'il se présente, suppose sans cesse que le rien peut produire *quelque chose*, l'inerte la vie,

la partie le tout, la matière l'esprit, l'inférieur le supérieur. Somme toute, l'égalitarisme spéculatif que le philosophe découvre au sein de doctrines en apparence éloignées vise à montrer que toute hiérarchie est illusoire et que le principe d'égalité est la loi fondamentale de la nature. Rousseau, père de l'égalitarisme pratique et de la société moderne, n'a pas fait autre chose : toute son œuvre tend à montrer que les hommes sont naturellement égaux et que la hiérarchie des fonctions sociales et politiques est le résultat de l'artifice, du calcul, du mal. L'égalité répond selon lui à la spontanéité naturelle qui, laissée à elle-même et à son élan, produit la société parfaite, l'équilibre harmonieux, le prix et le bonheur. Mais où se découvre l'égalité? Rousseau démasque ici sa manœuvre. « Dans l'homme de nature », répond-il, en ajoutant : « Commençons par écarter tous les faits... *L'homme de nature n'a peut-être pas existé.* » Ainsi toute la construction laborieuse du *Contrat social* qui inspire l'Etat moderne est basée sur l'imaginaire perfection du néant! Là encore le moins engendre le plus, le non-être enfante l'être. « Rien n'est si beau que ce qui n'est pas. » L'homme existe-t-il en dehors des hommes, se demandait à bon droit Joseph de Maistre.

L'homme qui tente de vivre sous un régime quelconque d'égalité habite en quelque sorte hors de soi, à la limite de son existence personnelle inaliénable, exactement comme l'être interprété par l'évolutionnisme ou par le mécanisme se réduit à être *autre* chose que lui-même : un agrégat d'atomes, une amibe ou quelque protozoaire parvenu à un stade ultérieur, un singe évolué, par exemple. Sa psychologie est d'ailleurs révélatrice : il n'aspire à être l'égal des autres que dans la mesure où il est impuissant à être soi. C'est pourquoi il louche perpétuellement vers autrui et envisage toutes choses sous l'angle de la *relation*. Si nous généralisons cette donnée fondamentale de l'expérience, nous constatons qu'une société gouvernée par le principe d'égalité doit faire abstraction de la personnalité de chacun de ses membres, et les définir comme *interchangeables*. Les termes de la relation sociale n'ont aucune importance; seule compte la relation d'égalité. L'expression classique : « Un homme vaut un homme » signifie en dernière analyse qu'un terme *quelconque* vaut un terme *quelconque*. C'est le « nimportequisme » démocratique en toute sa splendeur, le relativisme intégral : n'importe qui étant bon à n'importe quoi, on peut le mettre n'importe quand n'importe où. C'est l'idée de la fécondité de *ce qui n'est pas*, de l'irrationnel, de l'impersonnel, de l'abstrait. D'où la confiance naïve que les sociétés démocratiques placent et doivent placer dans la magie ou la panacée du juridisme, leur mépris de la coutume où *ce qui est* a donné son fruit et sa semence, leur désir de vivre dans les nuées, leur haine du concret, du réel, de l'être et de cette forme de l'être que les métaphysiciens et les bons politiques appellent *le possible*. L'attrait de l'impossible que subissent les sociétés démocratiques est une forme de l'obsession du néant et de l'irrationnel qui couve au fond de la pensée égalitaire. On expliquerait, de la même façon et par le même goût de mort, la lente destruction de la culture — cet aspect suprême de la personnalité — et de l'intelligence qui accompagne partout les progrès du principe d'égalité. Qu'est-ce que le « nivellement par le bas » sinon le vertige primitif de l'obscur, de l'*Urgrund*, des forces telluriques, de l'irrationnel? L'insistance passionnée d'un Rousseau anathémisant la civilisation au profit de l'affectivité pure — lisons *l'instinct* — constitue ici le symptôme révélateur d'un état de choses parvenu aujourd'hui à son apogée : on pourrait montrer avec rigueur que le national-socialisme — et la guerre qu'il a provoquée — est la fleur la plus vénéneuse qu'a produite l'égalitarisme démocratique.

Aussi comprenons-nous à peine comment un historien et philosophe aussi distingué que M. Paul Vignaux ait pu caracté-

riser l'esprit d'égalité par l'antitotalitarisme! N'est-il pas historiquement évident que là où se manifeste l'instinct d'égalité surgit aussitôt l'instinct grégaire? Le processus est d'ailleurs aisé à reconstituer : l'individu en proie au nirvâna égalitaire, incapable d'être *soi-même*, vit en parasite sur *l'autre*; à la limite, sa fusion dans le tout social lui communique l'illusion d'avoir dilaté son *moi*; il s'anéantit dans la masse dans la mesure même où son indigence personnelle ne peut plus être compensée par une relation concrète d'égalité d'homme à homme et par une tentative réelle de s'égaliser à autrui; l'absorption dans le tout est l'indice que l'*invidia democratica* n'a plus pour suppôts que de pauvres êtres épuisés dans leur vie rationnelle et affective, et secoués par la force, toujours précaire, du seul instinct désorbité. Ce qui abuse M. Vignaux, c'est *l'aspect* rationnel du processus égalitaire : quoi de plus conforme en apparence à la raison? Mais à *quelle* raison, demanderons-nous? Ne faut-il pas distinguer, à l'encontre de tout ce qui se pense et s'écrit en philosophie depuis deux ou trois siècles, entre la raison preneuse d'idées et la raison preneuse d'être, entre la raison qui schématise, stérilise et enfin tue, et la raison qui parcourt fidèlement les sinuosités de l'être et poursuit sa quête inlassable en sachant qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que dans toute la philosophie, entre la raison qui refuse l'expérience, en prétendant la réformer selon ses canons, et celle qui l'accepte, entre le *logique* et le *réel*? Il y a la raison *vide* et la raison *pleine*, la raison *abstraite* et la raison *concrète*, la raison mathématique et la raison vivante. Etrange pouvoir d'une même faculté de se tourner vers l'être ou vers le néant! La raison logique ou formelle possède l'inférieur pouvoir de réduire la réalité à sa caricature outrageusement simplifiée, et qui, correspondant à tout, ne correspond plus à rien. Tout ce qui est qualité, signe distinctif, s'efface devant le Nombre et la Quantité pure. C'est pourquoi la raison égalitaire a pour exacte contre-partie, dans le cœur de l'homme, le ressentiment, l'envie, la haine de ce qui est *autre* et qui par le fait même se distingue. Comme le souligne M. Gabriel Marcel : « Il est fort à craindre qu'en fait elle ne réponde au besoin de dépréciation et enfin de compte de destruction qu'éveille chez l'envieux le spectacle d'une supériorité qu'il éprouve comme obstacle et comme défi. »

Je regrette que le bel article, parfois, bien nuancé du R. P. Bruno, contienne quelques assertions à mon sens insoutenables. Opposant, à la suite de Bergson, la formule démocratique : *Liberté, Egalité, Fraternité*, à la devise *Autorité, Hiérarchie, Fixité*, il écrit : « Spontanément, vous ressentez qu'il n'y a aucune finalité suprahumaine et donc plus rien de religieux là-dedans. Nous ne sommes plus ici en climat chrétien, évangélique, mais en climat romain, impérialiste. Serait-on libre, je vous le demande, de choisir après l'Incarnation une formule aussi olympienne? Une formule qui donne à croire que si le christianisme a peut-être changé l'individu, il n'a rien fait pour le citoyen. » Si grand que soit le respect que j'éprouve pour le R. P. Bruno ou pour les autorités (telles Mgr Bougaud ou le cardinal Verdier) sur lesquelles il s'appuie, et qui exaltent comme lui la Déclaration des Droits de l'Homme, j'avouerai que le simple laïc que je suis s'effraie devant la pompe « olympienne » de ce baptême du virus démocratique. Je veux bien avec M. Bergson que « la démocratie soit d'essence évangélique et qu'elle ait pour moteur l'Amour », mais alors je demande en vertu de quelle fatalité les principes démocratiques ont toujours engendré leur contraire. Car enfin on serait bien en peine de citer un seul cas où la stricte application des principes démocratiques n'ait pas conduit à la ruine matérielle et spirituelle. Il faut avoir peu de mémoire pour avoir déjà oublié en 1940 les méfaits du Front Populaire. On éprouve quelque honte à rappeler à M. Bergson, à Mgr Verdier et au R. P. Bruno

que l'amour est la fonction humaine la plus aisément caricaturable et la plus souvent caricaturée. On doit juger pratiquement de l'amour à ses conséquences et même à ses seules conséquences. L'amour ne se sépare pas en effet de l'aimant ou de l'aimé. S'il les exhausse, s'il les dilate, s'il les éternise, s'il les accorde surtout, c'est alors que nous pouvons le juger, sans risque d'erreur. Qu'importe ici l'intention la plus pure ou la plus généreuse si elle n'est pas portée par un être sain et dirigée vers un terme sain! Elle ne fera que camoufler d'un masque trompeur les pires avanies, conscientes ou inconscientes.

Quel autre moyen d'ailleurs de juger un sentiment dont l'ardeur peut être profonde ou superficielle sans cesser d'être vraie ou fausse? Nous pouvons dire de telle intelligence qu'elle est authentique dès qu'elle s'exerce. Mais l'amour? Que d'illusions n'engendre-t-il pas chez l'amoureux ou chez son juge! La raison en est que la vérité de l'intelligence se prend dans son rapport de conformité à l'objet, et celle de l'amour dans son rapport, explicite ou implicite, *mais en tout cas vécu*, à la fin dernière de la vie humaine. Or vivons-nous *vraiment* notre amour? Le savons-nous? Le savons-nous? L'expérience seule nous l'apprend. L'immense erreur de tous ceux qui s'empressent à baptiser « l'amour » démocratique est de le juger *sur son expression*. Leur optimisme aveugle ne s'aperçoit pas que l'expression peut être un masque couvrant un sentiment de contrebande. Le Christ était plus lucide quand il demandait de juger l'homme et ses actes *à leurs fruits*.

En quoi par ailleurs l'Autorité ou la Hiérarchie ou la Fixité seraient-elles incompatibles avec l'idéal évangélique? Il nous semble que l'Eglise romaine et son dogme possèdent bien ce triple caractère. En quoi une telle formule prêterait-elle à croire que le Christianisme n'a rien fait pour le *citoyen*? Je ne parviens pas à comprendre. Car enfin le citoyen ne se sépare pas de l'homme, et si le christianisme « a fait pour l'individu » pendant les siècles où rayonna cette formule antidémocratique, il « a fait aussi pour le citoyen ». A moins d'assurer que le Christianisme commence seulement en 1789...

La discussion entre le collaborateur des *Etudes Carmélitaines* et leur Directeur est de celles qui ne s'apaiseraient jamais si l'amitié n'y mettait un terme. Heureuse conséquence et qui est de bon augure!

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

Lieux communs

Eloge du lieu commun

Un des travers les plus typiques de notre époque est — chez les meilleurs — la phobie du lieu commun. Elle s'explique par le désir de paraître original — une forme de l'égoïsme contemporain — comme si la grosse affaire était de se distinguer de son prochain et non qu'il vous comprenne.

Le propre des lieux communs c'est de n'avoir pas besoin d'être énoncés parce que leur vérité est si banale que ceux auxquels vous vous adressez en sont tout pénétrés. C'est pour cela qu'ils sont « communs » : tout le monde les possède également, ce sont des prémisses tacites. Seulement, avez-vous songé à ceci, que si personne ne les énonce jamais, tout le monde finira par les oublier?

Il y a ainsi des lieux communs auxquels un long silence restitue une espèce de virginité.

Tout cela serait parfait s'il existait un synchronisme entre les esprits. Mais chacun évolue suivant sa loi propre. Que de fois, dans une conversation, il arrive que l'un des interlocuteurs prenne pour un paradoxe une banalité dont son vis-à-vis croyait devoir s'excuser!

Aussi convient-il, de temps à autre, de dire des lieux communs, de les développer au long et au large : ce qui pourrait arriver de pire, c'est que ce faisant on enfonçât une porte ouverte. C'est toujours moins grave que d'être mal compris.

Complexité des phénomènes

La raison est faible, parce que son mécanisme s'adapte mal à la structure du monde extérieur. Notre faculté d'attention, notre mémoire sont limitées, nous ne concevons bien — clairement — que des rapports simples entre un petit nombre de facteurs. De cette incapacité d'embrasser le complexe — de cette faiblesse — découle notre besoin de simplicité, notre tendance à élaguer le particulier pour ne retenir que le général, à formuler des lois, au risque de fausser l'interprétation des phénomènes. L'idéalisme procède de l'imperfection, de la limitation de notre esprit : l'Omniprésent, l'Omniscient n'a pas besoin d'idées générales.

Seul le particulier se manifeste dans le monde extérieur. Le général est le fait de notre raison qui essaie de se retrouver dans le fouillis des phénomènes individuels et compliqués qui la sollicitent. Les liens que nous nous efforçons de tendre entre ces phénomènes, les lois par lesquelles nous prétendons les expliquer sont artificiels et, pour tout dire, anthropomorphiques. Raisonner, juger, classer, faire de l'ordre, c'est déranger la vie : prendre un objet, une personne — le particulier — et le mettre dans un tiroir — le général. L'analyse est une dissection; en disséquant un être, on commence par le tuer.

La complexité des choses augmente d'ailleurs à mesure qu'on s'élève dans leur échelle. Les phénomènes physico-chimiques semblent obéir à des lois relativement simples. Les phénomènes biologiques sont tellement compliqués qu'on a recouru longtemps, pour les définir, à l'idée d'une force propre, la force « vitale ». C'est pourquoi nous avons tant de mal à y adapter notre esprit simpliste : notre interprétation en est rarement satisfaisante parce que nous sommes incapables de saisir simultanément les rapports multiples qui les conditionnent.

De tous les êtres vivants l'être humain est le plus complexe, et de toutes ses fonctions la plus complexe est la fonction mentale; mais les groupements surpassent en complexité les individus. Aussi la politique, plus encore que la médecine — toutes deux ne seraient une science exacte que si notre faculté de savoir et de comprendre était infinie — s'avère-t-elle le plus difficile de tous les arts.

Notion d'équilibre

L'observation et l'expérience nous apprennent à voir dans les phénomènes biologiques des états d'équilibre dynamique entre un nombre très grand de facteurs opposés. L'être vivant n'a aucune existence propre, indépendante; il ne subsiste que dans son milieu et par son milieu, auquel il emprunte sans cesse toutes sortes de choses qui le modifient, tandis que lui-même cède au milieu mille éléments qui le transforment à son tour : un homme ne pourrait vivre sans l'air qui le baigne, mais l'atmosphère d'une chambre n'est plus la même après qu'un homme y a passé une heure. Le grand tort de beaucoup de philosophies

est de ne connaître que de l'homme-en-soi, de l'abstraire de son milieu.

L'équilibre biologique est un équilibre dynamique. Cela veut dire qu'il n'équivaut jamais au repos, qu'il est sans cesse rompu dans un sens, puis dans l'autre, en de légères oscillations qui dans leur ensemble se neutralisent. Ce sont ces oscillations compensatoires qui constituent la vie. Car une rupture totale de l'équilibre, qui ne serait plus compensée par le phénomène antagoniste, qui entraînerait toute la masse vivante dans le même sens, dans lequel elle continuerait à évoluer sans plus pouvoir revenir à son état primitif, comme c'est le cas dans la plupart des phénomènes de la chimie minérale, mènerait immédiatement cette masse vivante à la mort. Et si l'équilibre biologique reste possible, si l'être ne meurt pas, c'est que tous les éléments dont sa vie postule l'existence coexistent, s'opposent l'un à l'autre, s'équilibrant, se compensant mutuellement — l'absence d'un seul devant amener la rupture de l'équilibre.

Forces contraires qui s'affrontent, se neutralisent, se compensent. Toujours présentes, toujours actives, elles l'emportent toujours un peu l'une sur l'autre, d'où ces légers déplacements immédiatement rétablis qui font de l'équilibre dynamique une moyenne, comme les légères déviations d'un aéronef, aussitôt corrigées par le pilote, font de sa marche rectiligne une course sinueuse qui s'écarte à droite et à gauche, en haut et en bas de cette droite idéale, sa direction, sans que celle-ci cesse d'exprimer jamais ce qu'est pratiquement son déplacement dans l'espace.

Vous croyez qu'il s'agit d'une amibe, émettant ses pseudopodes et vidant ses vacuoles dans la goutte d'eau du porte-objet, sous l'objectif du microscope, tandis que la température et la pression du laboratoire oscillent entre deux extrêmes? Pas du tout, c'est à une nation que je pense, coincée entre des voisins avec lesquels elle échange des matières premières et des obus de mélinite, des œuvres d'art et des théories politico-philosophiques...

Vitalisme et Bonheur

Avec Ortega, je tiens pour capitale cette conception dynamique, « historique », de l'existence, familière à quiconque s'est occupé tant soit peu de biologie. On a fait trop de morphologie, d'anatomie — de description. Les philosophes, eux, s'attardent à l'ontologie, se demandent ce que c'est que l'homme, et se heurtent à l'impossibilité de le définir d'une façon satisfaisante, parce qu'ils s'obstinent à le décrire, à le prendre en soi, statiquement, à un instant donné de son histoire, parce qu'ils oublient l'essentiel, c'est-à-dire cette histoire, c'est-à-dire le fait de sa vie, et que *vivre* c'est changer sans cesse, agir et réagir, *lutter* avec vous-même et avec ce qui vous entoure — évoluer.

La lutte est ce qui compte dans l'être vivant, c'est-à-dire la fin qu'il poursuit et la façon dont il la poursuit, c'est-à-dire justement ce qu'il y a d'instable en lui, de passager, les états successifs, souvent opposés, par où il passe, et, mieux encore, la façon dont ces états se succèdent.

Nous réclamons le repos sans nous rendre compte que le repos — du moins en ce bas monde — est la négation de la vie, qu'il ne se réalise que dans la mort dont nous avons une si grande peur. Le Seigneur nous a dit qu'il n'était pas venu nous apporter la paix, et l'Eglise terrestre s'appelle à bon droit militante pour nous rappeler que toute vie est combat, ce qui suppose alternatives, vicissitudes, perpétuels changements, la récompense, le repos souhaité, la stabilité n'étant que pour plus tard — dans *l'autre* vie.

Nos contemporains, qui bornent leurs visées à cette vie-ci, devraient méditer l'infinie sagesse du petit catéchisme. Ils ont

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

BUVEZ DU LAIT



C'EST LA SANTÉ!

SEALCONE S. P. R. L.
75, avenue Georges Rodenbach,
SCHAERBEEK-BRUXELLES

POUR LES

ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ET ÉCONOMIQUE

Tél. 15.28.56

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÈGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

transposé dans le temps les aspirations qu'on nous avait appris à ne placer que dans l'Éternité. Ils ont voulu fonder l'existence des nations sur des frontières « justes », des traités intangibles, comme s'il pouvait exister des frontières « justes » pour tout le monde; comme si bien des choses défendables aujourd'hui ne devenaient pas absurdes demain. Ils ont voulu fonder l'existence sociale sur « des assurances », sans comprendre que ce faisant ils faussaient les données du problème, qu'en basant le bonheur des masses sur le repos, sur cette espèce d'immobilité béate que suggère le mot « bien-être », ils leur assignaient une fin inhumaine, contraire aux aspirations de notre nature, ils les vouaient à l'absurde, à l'impossible — au malheur.

Tandis que si nous nous pénétrons du sens combattif de la vie, tout, au contraire, devient lumineux : notre fin, « nos buts de guerre » dûment formulés, nos efforts prennent aussitôt leur vraie signification. Nous savons pourquoi nous luttons, pourquoi nous souffrons, et cette souffrance, cet effort nous paraissent peu de chose en regard de la cible sur laquelle notre attention se concentre au lieu de s'appesantir sur nos misères : loin de nous confiner en nous-mêmes, nous *sortons* de nous pour nous projeter sur un idéal : *nous sommes heureux*.

Le Pour et le Contre

Toute chose est comme la langue d'Esopé : le meilleur ou le pire, suivant l'angle sous lequel on la prend. Il ne pourrait en être d'autre manière, s'il est vrai que la vie est faite d'harmonie, d'équilibre entre les contraires affrontés, qu'on pourrait réunir dans les deux membres d'une équation. Mais aucune proposition, aucun système a-t-il jamais fait la part exacte des contraires, contenu l'équation dans l'intégralité de ses deux membres? Pas même l'hégélianisme, avec ses thèses, ses antithèses et ses synthèses? Neuf fois sur dix une proposition ne se rapporte qu'à l'un des deux membres de l'équation, fait abstraction de l'autre, le sous-entend. Il est clair que dans ce cas, pour rétablir l'équilibre, c'est seulement le second membre qu'il faudrait affirmer. Tel est le fondement de *l'esprit de contradiction*, si insupportable en apparence, mais dont il faut avouer — pour peu qu'on ne s'arrête pas aux apparences — qu'il n'est pas toujours mécanique, systématique, qu'il procède souvent d'un sentiment de justice : il suffit d'avoir affaire à un esprit tendancieux pour éprouver le besoin de soutenir la tendance adverse, non qu'elle soit la vôtre, mais parce qu'à son outrance votre esprit de justice vous pousse à opposer l'outrance inverse afin que l'harmonie soit sauve.

Instinctivement, on rétablit l'équilibre un moment rompu. Puis, une fois seul, rentré chez soi, on le rompt à son tour, parce que dans votre for intérieur le second membre de l'équation demeure toujours présent, parce qu'il y pèse de tout son poids alors que le premier seul est exprimé. Et on oublie qu'il n'en va plus de même chez le lecteur, qui ignore à quelle rencontre obéit ce que vous venez d'écrire et ne voit, lui, noires sur blanc, que ces lignes que vous écrivez.

Lorsque nous exprimons une pensée, cette pensée n'existe pas seule : elle se détache, dans notre esprit, sur un fond, — un paysage — qui la conditionne, qui la fait ce qu'elle est, à cause duquel cette pensée est vraie, au moins pour nous, et peut-être, si nous avons de la chance, dans l'absolu. Cette pensée émise s'en va par le monde, détachée du fond qui la colorait, du paysage qui l'a vue naître. Un autre esprit la perçoit. Entendez qu'elle vient se projeter sur le fond que forme à ce moment précis son propre état d'âme, qu'elle envahit son propre paysage. Ne serait-il pas extraordinaire que ces deux fonds, ces deux paysages

soient identiques? Et comment voulez-vous que, dans le cas contraire, la nouvelle venue ne fasse pas un peu figure d'intruse? Vous vous étonnez de l'incompréhension de vos semblables. Voyons, à bien y réfléchir, n'est-ce pas l'inverse qui devrait vous surprendre, n'est-il pas miraculeux qu'il arrive parfois que deux hommes se comprennent?

Totalitarisme

A y bien regarder, tout système est une réaction contre un autre système : les contraires s'engendrent mutuellement dans notre esprit. Bien avant Hegel, on avait compris que pour exprimer le vrai la philosophie devait être totalitaire. Mais on ne s'est jamais avisé d'appliquer correctement ce totalitarisme : ce serait trop compliqué pour notre esprit capable seulement de saisir le simple. Il en résulte que la vérité de tout système est fonction du temps : il n'existe pas, dans un certain sens, de vérité humaine qui soit absolue.

Je m'explique : de même que chaque esprit constitue à tout instant un paysage individuel, momentané — un paysage concret, fait d'un substratum plus ou moins stable, sa « conception du monde », et de toutes les végétations fugaces qu'y fait pousser l'heure — de même chaque époque, chaque saison conditionne entre les paysages mentaux des contemporains certaines ressemblances. La valeur d'un système est tributaire de la couleur et de la forme de ce paysage collectif : tantôt il aura convenu d'appuyer dans un sens, tantôt dans l'autre. Ces poussées locales, dans un sens donné — postulées par les circonstances, destinées à compenser une tension en sens inverse — sont incompatibles avec la vérité absolue, ignorante des contingences.

Il n'y a pas grand mal à cela tant qu'il ne s'agit que de systèmes philosophiques, tant qu'on reste dans la théorie. Le drame commence lorsqu'on passe aux systèmes politiques, à l'application de la théorie. La philosophie se meut dans l'abstrait, le sang ne coule pas tant qu'on ne blesse que des idées. Mais, comme je le disais tout à l'heure, une société humaine est le plus complexe des êtres, sa santé, son existence, c'est-à-dire celle d'hommes et de femmes qui vivent et meurent, qui souffrent effectivement, postule la coexistence, en un harmonieux équilibre, d'un nombre imposant de facteurs antagonistes. Qu'on songe à tout ce qu'exige la vie animale d'un être simple, d'un individu; qu'on se rappelle, entre autres, ces vitamines imperceptibles dont on a si longtemps ignoré le rôle essentiel pour le maintien de la santé! Que de vitamines inconnues n'y a-t-il pas aussi dans le monde social, que la tradition conserve sans qu'on le sache, mais qu'une réforme malencontreuse peut éliminer?

Plus nos sociétés évoluent, plus elles se compliquent, non seulement par suite des progrès de la technique, mais aussi parce que le nombre des individus ne fait que croître. W. Sombart attire notre attention sur le fait que le chiffre de la population européenne, pratiquement stationnaire entre les années 500 et 1800, a presque triplé dans le courant du siècle passé. A-t-on songé aux bouleversements que suppose cet accroissement astronomique? Et que, lorsque nous essayons de nous appuyer sur l'histoire, les comparaisons que nous faisons avec les événements du passé cessent d'avoir un sens dès que nous perdons de vue ce facteur essentiel?

L'idée et l'action

On n'insistera jamais trop sur l'importance de cette notion d'équilibre entre des contraires affrontés — tous également nécessaires à l'harmonie vitale. Nous avons besoin, pour vivre, d'une foule de choses qui se combattent, *qui se contredisent*,

dont l'excès, tout comme le défaut, est mortel : il en faut, mais « point trop n'en faut ». Tant qu'elles demeurent en équilibre, harmonieusement proportionnées, nous ignorons leur existence : ne dit-on point qu'il faut avoir le foie malade pour s'apercevoir qu'on en possède un ? Leur défaut ou leur excès, au contraire, nous frappe, et dès lors ces choses nous paraissent nécessaires ou nocives, dans l'absolu, sans que nous nous rendions compte que c'est leur juste proportion qu'il importe de réaliser.

C'est pourquoi — en politique notamment — tout est question d'heure, de moment. Le pain est chose excellente. En soi ? Que non pas ! Exclusivement à l'instant où nous avons besoin de manger. Dès que nous sommes rassasiés, au contraire, le pain devient une chose détestable, une cause d'indigestion. C'est ce relativisme qu'exprime le vieil adage : « *In medio virtus.* »

L'action, malheureusement, ne saurait s'accommoder du « juste milieu », elle qui veut qu'on insiste dans le sens où elle penche, qu'on pousse à fond, pour que ceux qui poussent — les partisans — fournissent tout l'effort dont ils sont capables. Ce qui, du reste, fait se cabrer l'adversaire qui ne voit, lui, que cette outrance, alors qu'au contraire il faudrait le convaincre qu'on ne songe pas à dépasser une juste limite ! Aussi l'action s'oppose-t-elle le plus souvent à l'intelligence, qui se veut sereine et modérée. La politique emprunte aux masses qu'elle met en jeu leur outrance et leur hêtise.

C'est pourquoi la machine humaine n'avance que par à-coups — on dit que son mouvement est « pendulaire » — douloureusement. Alors que l'activité de l'homme, l'artificiel (dans le bon sens du mot) opposé à la Nature, se caractérise précisément par l'économie de souffrance à laquelle il tend. Un des rôles des *meilleurs* — seuls capables de comprendre — est d'amortir, justement parce qu'ils en comprennent le mécanisme, les bonds désordonnés de la machine à faire du progrès.

Moralité

Tout système est fait de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas. Ce qu'il ne dit pas, ce qu'implique son milieu, importe autant que ce qu'il exprime. Les bons esprits pressentent ce « complexe », en font instinctivement la synthèse. Mais les autres, les « esprits simples » pour ne pas dire les esprits simplistes ? On comprend l'échec pitoyable de tant d'imitateurs : est-ce parce que M. Mussolini a brillamment réussi en Italie que le fascisme italien devra nécessairement produire des fruits savoureux sous une autre latitude ?

M. Charles Maurras a admirablement saisi cette spécificité des systèmes politiques. Aussi, quelqu'un me le disait très bien l'autre jour, est-ce deux fois trahir le maurrassisme que de prétendre l'appliquer tel quel, en Belgique par exemple.

« La morale de ceci », dirons-nous comme dans la chanson, c'est que si le simplisme caractéristique de la « pensée » des masses est fâcheux ailleurs, en politique il devient littéralement un désastre, et que la démocratie, qui appelle les masses à ce pourquoi elles sont le moins faites — à la décision politique — est bien ce qu'on a pu inventer de plus funestement stupide depuis que l'homme vit en troupeaux.

FRANÇOIS MARET.

Chesterton et l'épreuve du temps

Il y a quelques semaines Mr. Horace Thorogood publiait dans l'*Evening Standard* un article à propos de prophètes qui se sont trompés. Article facile à écrire, semblerait-il, par les temps qui courent. Les citations ne manquent assurément pas de prophètes et d'augures qui, pendant ces dernières années, nous ont annoncé que la Russie était l'amie de la paix, que Staline était le soutien loyal et démocratique de la sécurité collective, que l'axe Rome-Berlin était d'acier, que les Italiens n'abandonneraient jamais Minorque, que Franco était le fantoche de Hitler. Et pourtant, sans que l'on sache pourquoi, Mr. Thorogood ne s'est pas permis d'accorder le moindre regard à ces pierres précieuses de la sagesse. A leur place, il nous donna trois exemples de prophéties faites récemment. Impossible d'ailleurs de comprendre pourquoi l'auteur choisit précisément ces exemples-là, car, parmi les millions de sentences et de vaticinations émises depuis quinze ans, ces trois-là paraissent bien être du très petit nombre de celles capables de se révéler vraies.

Mr. Thorogood cite d'abord l'exemple de Spengler. Et il faut que Mr. Thorogood soit homme d'un optimisme robuste pour être vraiment convaincu que la prophétie de Herr Spengler au sujet du déclin de notre temps est ridicule. L'exemple suivant est celui du comte Keyserling prédisant que les Espagnols se révéleront être la grande nation de notre temps. Je ne dis pas que Keyserling aura raison, mais je ne vois aucun motif pour lequel il est exclu qu'il puisse avoir raison. Comparé à bien des choses qui se colportent de nos jours, ce que dit Keyserling ne paraît pas absurde du tout.

Et le troisième exemple de Mr. Thorogood est l'exemple assez drôle de Chesterton. Il se réfère au curieux jugement du doyen Inge, qui qualifie d'absurdité le fait que Chesterton fut considéré, par ses amis, comme l'égal de Mr. H. C. Wells et de Mr. Bernard Shaw. Or, l'ancien doyen de Saint-Paul, le doyen Inge, est un homme à ce point familiarisé avec les valeurs éternelles qu'il n'est vraiment pas possible de croire sérieusement qu'il pense que l'esprit qui créa le *Homo Sapiens* était un esprit plus profond que celui qui créa *The Ballad of the White Horse*. Son jugement n'est explicable qu'en admettant qu'il voulait se montrer acerbe, mais qu'il n'avait pas lu la *Ballade du Cheval Blanc*. Car le doyen Inge a souvent reconnu ce qu'il devait à Mr. Gilson, tandis que Mr. Gilson, lui, a maintes fois confessé, avec une générosité sans limites, sa dette envers Chesterton. En réalité, le doyen Inge doit beaucoup à Chesterton, peut-être sans s'en rendre le moindre compte.

Quoi qu'il en soit, avec ou sans l'autorité du doyen Inge, il semble que le nom de Chesterton soit vraiment un nom extraordinaire à choisir comme exemple de prophète qui s'est trompé. « Sa philosophie du Distributisme — écrit Mr. Thorogood — s'est révélée n'être que du collectivisme retourné à l'envers. » Remarque qui a peut-être un sens, mais dont il me faut bien confesser que la nature exacte m'échappe. Chesterton n'a cessé de dire du collectivisme que quand on affirme que tout sera confié à l'Etat, on veut dire que tout sera confié aux hommes d'Etat, et que cela est dangereux, étant donné que les hommes d'Etat ne sont que ce qu'ils sont. Objection qu'on écartait communément comme n'étant qu'un paradoxe de débiter. On nous disait : « Si vous ne pouvez avoir confiance dans l'Etat, en qui

pouvez-vous avoir confiance? » Et voilà qu'aujourd'hui on nous affirme soudain qu'il nous faut faire bloc pour sauver la civilisation du péril de l'Etat totalitaire. Cette nécessité, Chesterton s'en rendait compte depuis de longues années, alors que le mot « totalitaire » n'avait pas encore été inventé. Et, de même, à temps et à contretemps, Chesterton prêcha qu'il nous fallait produire plus d'aliments chez nous, en Angleterre, et ne pas sacrifier notre agriculture pour les avantages douteux du maintien d'un système d'usure internationale. On parla d'utopisme capricieux. Or, aujourd'hui, n'est-ce pas là la dernière découverte de l'énorme consortium de presse pour lequel Mr. Thorogood écrit ses articles?

Il serait facile d'allonger considérablement la liste des sujets à propos desquels Chesterton s'est révélé être singulièrement bon prophète et avoir préconisé « des solutions pratiques alors qu'il était encore possible de les appliquer », solutions adoptées aujourd'hui sous le coup d'une hystérie paniquarde, en dernière heure, alors qu'il est presque trop tard.

* * *

Mais l'exemple le plus probant de la puissance prophétique de Chesterton est bien la prédiction qu'il ne cessait de répéter, comme nous le rappelle le dernier volume de ses essais qui vient d'être publié — *End of the Armistice*. Chesterton a souvent prédit que la Prusse déclancherait une nouvelle guerre et qu'elle la déchanterait par une invasion de la Pologne. Il le croyait fermement, et il le croyait pour une raison remarquable. Jusqu'à tout récemment, la plupart d'entre nous voyaient dans l'Allemagne nazie l'ennemie du bolchevisme. Certains d'entre nous disaient que c'était là ce qu'elle avait de meilleur, sinon sa seule chose bonne. D'autres, aux sympathies russes, détestaient l'Allemagne à cause précisément de son hostilité au bolchevisme. Mais tous, nous acceptions le fait que cette Allemagne était antibolchevique. Or, dès l'avènement même de l'Allemagne nazie, alors que personne n'avait encore entendu parler d'un Ribbentrop, et que le pacte antikomintern, pour ne pas parler de sa violation, était encore enfoui dans le sein du futur, Chesterton vit et répéta que le nazisme était inévitablement en marche vers le bolchevisme. « La Prusse — écrivait-il — a témoigné, une fois de plus de son paganisme dans le mouvement nazi, comme dans le mouvement nudiste, comme dans cinquante autres lubies païennes. Mais avant tout dans ce fait vital ou plutôt très mortel : que les nazis sont tout prêts à folâtrer avec les communistes. Voilà l'éclat de lumière réelle, le vent de réalité qui balaie toutes les étiquettes et toutes les conventions. »

Certes, Chesterton ne se croyait nullement infaillible. Il admettait qu'il pouvait se tromper, mais il y avait, pensait-il, une pierre de touche, infaillible, elle, qui prouverait qu'il ne se trompait pas, et c'était que les Prussiens attaqueraient la Pologne. « Si jamais la nouvelle Allemagne — écrivait-il déjà en avril 1933 — avance d'un centimètre vers la violation des frontières de la Pologne — alors je saurai que j'avais raison. »

Or, en avril 1933, ils n'étaient pas nombreux à penser qu'une nouvelle guerre européenne commencerait par la Pologne. D'aucuns croyaient que les Prussiens étaient toujours vraiment pacifiques et n'attaqueraient jamais personne. D'autres pensaient que les Polonais ne se battraient jamais, et devraient céder le corridor pacifiquement. Plus nombreux étaient ceux qui estimaient que, même si les Polonais se battaient, il ne serait jamais possible d'amener l'Angleterre à faire la guerre pour une pareille cause. Chesterton ne groupait, à la vérité, qu'une infime minorité quand il prédisait, au contraire, qu'une guerre européenne aurait lieu *pour cela*. Sans doute reste-t-il permis à quiconque

en éprouve l'envie, de prétendre qu'il n'eût pas fallu entrer en guerre *pour cela* — que pour l'une ou l'autre raison l'Angleterre n'aurait pas dû se battre *pour cela*. Mais comment ne pas taxer d'extraordinaire abus de langage celui qui traite de faux prophète à peu près le seul Anglais qui prophétisa que l'Angleterre se trouverait un jour en guerre *pour cela*?

* * *

On sait que Chesterton professait que la Prusse est l'ennemie de l'ordre et que chaque fois que la Prusse domine en Allemagne, cette Allemagne perd la tête. Chesterton vit dans l'avènement du nazisme la résurrection de la Prusse. Mais on peut se demander si cette théorie gagne réellement à être enfermée de la sorte dans un cadre géographique aussi raide. Après tout, Hitler n'est pas Prussien, et la majorité des chefs nazis ne le sont pas non plus. Bismarck était Prussien, mais il est entendu que Bismarck n'avait rien d'un chef nazi. Notez que je ne prétends pas être assez sage pour pouvoir donner l'exacte recette permettant d'obtenir que les Allemagnes ne menacent plus la vie européenne, mais je suis très certain que la solution n'est pas à trouver dans une quelconque naïve théorie géographique qui affirme que tout le mal, en Allemagne, est localisé dans une seule de ses parties, et qu'il suffirait d'isoler ce foyer de pestilence. Je crois même qu'il est impossible que la solution tienne dans une formule simple. On dit avec infiniment de raison que le racisme allemand est une dangereuse folie et il est tout aussi vrai de dire que le mal débuta avec Frédéric le Grand. Il y a beaucoup de vrai dans les deux affirmations, mais remarquez qu'elles sont presque contradictoires. Impossible d'être moins raciste que Frédéric le Grand. Si jamais il y eut un cosmopolite, ce fut bien lui. Il fut à la vérité un des hommes relativement rares ici-bas à n'avoir pas de langue maternelle.

Comme Chesterton n'a cessé de le proclamer, il y a toujours eu beaucoup de bons Allemands, et notre devoir est de trouver le moyen de rendre à ces bons Allemands la direction de leur pays. Il est pareillement vrai, comme Chesterton n'a également cessé de le proclamer, et comme nous l'apprenons une fois de plus à nos dépens, qu'il y a dans le caractère allemand un élément qui le porte à être le perturbateur de toute vie ordonnée. Jusquelà, je vois clair; plus loin, je ne vois plus rien. Et je suis très sceptique à l'égard de toute théorie facile à propos du mal allemand. Car l'étonnant de l'affaire c'est que, si nous prenons la liste des grands perturbateurs allemands de l'ordre, nous constatons qu'ils furent très différents les uns des autres — au point de n'avoir presque rien de commun sinon d'être Allemands et perturbateurs de l'ordre. Luther, Bismarck, Conrad von Hotzendorf, le Kaiser, Hitler : comment différer plus complètement les uns des autres? D'aucuns sont du Nord, d'autres du Sud; certains sont protestants et quelques-uns sont catholiques; les uns sont Prussiens et les autres ne le sont pas; il y a des révolutionnaires et il y a des conservateurs. Vraiment, ils n'ont en commun que d'être des perturbateurs. Conclure de là, en généralisant, que les Allemands sont les ennemis de l'ordre, ne peut se faire que par une généralisation fantastiquement insuffisante. Car il est évident que de bien des manières les Allemands sont la race la plus étonnamment réglée qui soit, fanatiques de l'ordre auquel ils adhèrent d'une foi quasi pathétique, comme si l'ordre remplaçait la raison, et la foi, et la vertu.

Que si j'osais me hasarder à suggérer une clef, je dirais que tous ces Allemands qui l'un après l'autre furent de grands perturbateurs de l'ordre, avaient en commun une absence d'humilité. Chesterton en dit autant et il ajoute qu'alors que toutes les autres vertus chrétiennes s'étaient trouvées déjà dans les grands païens,

seule l'humilité est une vertu chrétienne spécifique, créée par le christianisme. Je ne suis pas aussi certain de cela. J'accorde que les Grecs ne connaissaient pas l'humilité comme vertu. Le philosophe grec, tel Aristote, n'en savait rien. Le grand homme savait qu'il était digne des plus grandes choses, étant ce qu'il était. Mais les grands poètes grecs connaissaient la vertu d'humilité malgré eux. Quelle vertu, autre que l'humilité, conduisit donc Priam, la nuit, à travers les lignes grecques, à la tente d'Achille, pour demander le corps d'Hector? Et dans cette scène grandiose, parmi les premières et en un certain sens les plus grandes de la littérature humaine, nous trouvons comme le pré-baptême de notre culture classique. Les héritiers d'Homère, même là où ils leur manquaient le couronnement chrétien, ont quand même pu faire figure de défenseurs des vertus chrétiennes naturelles, et dès le début ils ont respiré l'air de vérités qui ne trouvaient aucune place dans les mythologies compliquées d'Odin et de Thor.

CHRISTOPHER HOLLIS.

Traduit de l'anglais,
(The Tablet.)

En quelques lignes...

En plein ciel de gloire

Ce midi-là, le soleil déjà haut faisait, sur l'Ardenne, une lumière crue. Les bois de Saint-Hubert et leurs vallonnements roux; et, plus loin, vers le Nord-Est, le plateau dénudé de Bastogne, avec ses maigres pâtures et ces abris pour le bétail — maisonnettes basses ou hangars en plein vent — qui font penser aux alpages de Suisse.

La patrouille belge a pris l'air. Trois avions tout neufs, du type *Hurricane*. Les moteurs tournent rond. Le vol en V, impeccable, griffe l'azur. Et le chef des guetteurs, le vigilant entre les vigilants, est un jeune sous-lieutenant dont n'a pas encore eu le temps de se ternir l'or de l'étoile.

Xavier Henrard, pour ses camarades du groupe de Schaffen et pour tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé depuis les bancs du Collège Saint-Michel, est « le Sioux ». Parce qu'il a le sens et l'instinct de la piste, de la chasse. De son oeil d'aigle, il commande la patrouille et le ciel. Le ciel de chez nous.

... Mais, du fond de l'horizon, du Sud-Ouest, par delà Saint-Hubert, vers Bastogne, débuche, rageur et têtu, un aviatik noir. Il fonce, à près de 500 à l'heure, cap Nord-Est, en direction de l'Allemagne. Et le ciel de chez nous, le ciel de Belgique est, une fois de plus, violé.

La patrouille des *Hurricane* l'a pris en chappe. A 8.000 mètres, en plein azur, en plein soleil, en plein midi, à pleins gaz. C'est l'heure exaltante du « Sioux ».

... La suite, nous la connaissons tous, hélas! Un long frémissement d'horreur a déferlé d'un bout à l'autre du pays, quand nous avons appris le drame du ciel et ses sanglantes péripéties.

Les mitrailleurs hitlériens, sauvés de l'internement par le jeu sournois des huit mitrailleuses démasquées, ont regagné leur repaire sans gloire. Il nous reste « le Sioux ». Il nous reste l'honneur du « Sioux ».

Qu'un aviateur de vingt-cinq ans se lance éperdument sur la

piste de chasse, c'est le privilège de la jeunesse. Qu'une patrouille aérienne, obéissant aux consignes de vol, encadre le *Dornier* timbré de la croix noire, c'est l'effet de la discipline. Mais que, seul à bord de son appareil mitrillé, privé du concours, du secours de ses deux ailiers mis à mal, Xavier Henrard ait continué la poursuite, voilà le miracle de l'héroïsme, la leçon haute!

Des trembleurs — ou des imbéciles (ou les deux) — parlaient de neutralité « rampante », de « pleutralité » sur le ventre. Le geste du « Sioux » — premier attaqué et premier martyr — est la réponse des 600.000 soldats de la Belgique en armes.

C'est pourquoi tout un peuple s'est senti, soudain, plus grand d'être meurtri, plus fier d'être loyal, plus confiant dans un destin que parafe, en plein ciel de gloire, la chute éblouissante du « Sioux ».

Quelques nouvelles littéraires d'Italie

L'Instituto di Studi romani, fondé à Rome voici une quinzaine d'années, a entrepris un gigantesque fichier de bibliographie romaine qui rassemble déjà plus de 580.000 fiches, dressées par 148 bibliothèques de tous les pays du monde. On sait que cet Institut publie une monumentale *Histoire de Rome*, dont 96 volumes ont paru, à ce jour.

On vient d'offrir à Mussolini un exemplaire, somptueusement édité, du *Nuovo Digesto italiano*: encyclopédie juridique de l'Italie ancienne et nouvelle. Près de 800 juristes ont collaboré à cette œuvre en treize gros volumes. Le Duce n'a jamais cessé de mettre l'accent sur la continuité impériale. C'est un sujet de satisfaction que de constater, chez le partenaire de « l'axe » (?), ce souci de la tradition du droit romain. Tant pis pour les romantiques du *Werden!* Tant mieux pour l'Occident!

Au cours des fouilles qui se poursuivent sur le territoire de la ville d'Ostie, et qui préludent aux terrassements de l'Exposition de 1942, d'importants fragments ont été découverts de la Chronique de la Rome impériale. Ils concernent les années 146-148 de notre ère. Mention y est faite des jeux à la mode, des magistrats désignés, de l'inauguration de travaux d'intérêt public (déjà!), d'une inondation des eaux du Tibre, ainsi que de la naissance de la première fille de Marc-Aurèle.

La Commission pour la diffusion du livre italien à l'étranger vient de publier un rapport duquel il résulte que l'exportation est en progrès. Les éditeurs, après de longues résistances, ont fini par admettre le principe du dépôt. D'autre part, les tarifs postaux ont été modifiés dans le sens des propositions faites à la Convention de Stockholm. Une revue (*le Livre italien dans le monde*) et un Bulletin bibliographique destiné aux libraires étrangers paraîtront incessamment.

Sous les auspices de la Société Dante Alighieri, dont les filiales sont répandues de par l'univers, le dernier dimanche de mai 1940 sera un jour réservé à la défense et exaltation de la culture italienne et de ses apports au progrès universel.

Ainsi, loin de la guerre et de ses menaces et de ses ruines, l'Italie de Mussolini le Sage poursuit sa route de labeur fécond, d'optimisme armé et de paix.

L'édition anglaise et la guerre

S'il faut en croire l'honorable John Hadfield, directeur de la maison d'éditions S. M. Dent's et fils, le chiffre d'affaires d'octobre 1939 n'aurait pas été inférieur au chiffre d'affaires d'octobre 1938; mais il y avait eu un fléchissement assez net, en

septembre, D'après John Hadfield, le public achète plus volontiers les éditions à bon marché des classiques et aussi des modernes.

Hodder et Stoughton annoncent la publication imminente d'un volume de vers de miss M.-L. Haskins. Cette poétesse, avant-hier inconnue, doit sa soudaine popularité à une citation que fit, de quelques-uns de ses vers qui exprimaient la confiance dans la victoire, S. M. le roi George VI au micro. On sait jusqu'où les Anglais poussent le sentiment de ferveur dynastique. Dès le lendemain, les lettres affluaient à la rédaction littéraire du *Times*, demandant le nom de l'auteur ainsi honoré par le Roi. Les vers de miss Haskins avaient paru, au demeurant, en 1914, dans une plaquette (*God knews*) dont les exemplaires encore dans le commerce étaient relégués sur quelque rayon poussiéreux. Et voilà, par la grâce royale, une poétesse-lauréate!

Le général J. F. Fuller publie un gros ouvrage (*The Decisive Battles*) où sont passées en revue, d'un point de vue stratégique-historique, les batailles les plus célèbres de l'histoire, avec les enseignements qu'elles peuvent fournir aux chefs d'armée d'aujourd'hui. L'ouvrage connaît un succès flatteur.

L'écrivain chinois Chiang Yee, qui avait analysé sur le mode humoristique l'esprit anglais du temps de paix, donne, dans un curieux volume (*The Silent Traveller in War Time*), ses impressions londoniennes du *black-out*. Et l'on assure que la philosophie de ce Fils du Ciel s'y déploie dans une veine poétique du meilleur effet.

Cependant, les publications de caractère officiel atteignent des tirages proprement astronomiques. Sait-on que le rapport diplomatique de sir Nevile Henderson — le *Livre blanc* — a dépassé les 300.000 exemplaires? Un autre rapport (sur les sévices exercés par le régime hitlérien) en est au 377^e mille. Le *Livre bleu*, qui fait état des relations germano-polonaises, a même dépassé les 565.000 exemplaires. On lit aussi beaucoup la traduction du *Livre jaune* français, qu'a procurée l'éditeur Hutchinson. Mais ce que toute l'Angleterre attend avec une sorte de fièvre patriotique, c'est la traduction de cet autre *Livre bleu* que le Gouvernement uruguayen a consacré à l'affaire de l'*Admiral Graf Spee*. La destruction du corsaire allemand dans l'Atlantique Sud a rempli de fierté tous ceux qui continuent de croire (et comme ils ont raison!) à l'invincibilité de l'Union Jack sur la mer orageuse. Que l'on se souvienne de la réception triomphale faite aux marins de l'*Ajax* et de l'*Exeter*.

Les événements de Finlande suscitent, de la part du grand public, une demande d'ouvrages d'auteurs finnois ou de livres consacrés à l'héroïque petite nation. On s'arrache *Finland's War of Independence*, du colonel Hanula, et, de Stephen de Ullman, *Epic of the Finnish Nation*. Le roman a été traduit de Unto Seppaene (actuellement soldat dans l'armée du maréchal Mannerheim) : *The House of Markku*; le bénéfice de sa vente sera versé à un fonds de secours finlandais.

Les éditions Allna et Unwin annoncent la publication de cinq ouvrages qui traitent de « la route de Bagdad » : *Yougoslavie*, par B. Ward; *Roumanie*, par Barbara Buckmaster; *Bulgarie*, par C. Hollingworth; *Grèce*, par Vandeleur Robinson; *Turquie*, par Lilo Linke. Les Allemands ne sont pas les seuls à se préoccuper du statut de la péninsule balkanique.

Enfin, l'éditeur Jarrold va commencer la publication de *Comment vaincre Hitler*, dont les auteurs — Hellmus von Rauchenplat et Hilda Monte — sont des socialistes allemands qui ont combattu le Führer avant son arrivée au pouvoir. Et voilà du pain sur la planche pour les services du Dr Goebbels qui prétend interdire aux neutres que nous sommes de lire ce qu'il nous plaît!

Sur la collusion des nationalistes basques et des communistes dans la guerre civile espagnole

D'un courageux article de J. de Bivort de La Saudée (que publie la *Revue des Deux Mondes*), nous extrayons ces précisions sur la collaboration matérielle des catholiques du Front nationaliste basque avec les communistes et anarchistes du *Frente popular*. Car, n'en déplaise à un Mauriac de sinistre mémoire, la vérité a ses droits.

Il est prouvé que, plusieurs semaines avant la guerre civile, les chefs du Parti nationaliste basque (qui représentaient à peu près un tiers de la population d'Euzkadi : un autre tiers est composé de catholiques traditionalistes; les autres sont des « rouges ») se réunirent pour décider de l'attitude qu'ils adopteraient au cas où l'on en viendrait à un soulèvement armé. Il fut entendu que, si l'état d'anarchie donnait naissance à un *pronunciamiento* purement militaire, le Parti ne soutiendrait pas cette réaction.

Mis au courant de ce caucus, le ministre socialiste Prieto intrigua, de Madrid, pour pousser les nationalistes basques dans le camp marxiste. Il fit miroiter devant M. Aguirre la promesse de l'indépendance politique de l'Euzkadi. Et c'est ainsi que, le dimanche 19 juillet 1936, l'organe officiel du Parti nationaliste basque publiait une note, sans indication de provenance, note aux termes de laquelle les Basques, mis en demeure de se prononcer entre la monarchie et la république, opteraient pour la république, sommés de choisir entre le fascisme et la démocratie, acclameraient la démocratie.

Quelques semaines plus tard, lors de la réunion des Cortès, M. Aguirre proclamait son ralliement au *Frente popular* : « parce que, disait-il, le Christ n'a pas prêché l'emploi de la baïonnette, de la bombe et des explosifs pour conquérir les esprits et les cœurs ».

Cette attitude devait révolter les catholiques espagnols. Gil Robles n'hésita pas à parler d'une collusion avec les « incendiaires d'églises, assassins d'évêques, de prêtres et de religieuses, profanateurs des choses saintes ».

S'il est vrai que certains nationalistes basques ont parfois retenu le déchaînement des « rouges » de Bilbao contre les communautés religieuses, on ne peut pas oublier qu'ils s'obstinèrent à demeurer sourds à la voix de leurs évêques; des évêques de Victoria et de Pampelune. On a prétendu que l'évêque de Victoria n'avait pas signé en toute liberté la lettre pastorale d'août 1936. C'est faux. Mgr Mugicia a écrit, de sa main, à un M. Victor Montserrat qui s'était fait l'écho de cette accusation : « Non, Monsieur Montserrat, non! Quiconque me connaît sait parfaitement que je n'ai signé, que je ne signe et que je ne signerai jamais un document épiscopal sous la contrainte de qui que ce soit. »

Quant à l'autre excuse qu'allèguent volontiers les nationalistes basques, — à savoir : que leur attitude leur fut dictée par la haine du racisme hitlérien, allié de Franco, — rappelons que s'il est vrai que l'encyclique *Mit brennender Sorge*, condamnation du racisme nazi, n'a pas été publiée, en avril 1937, pour des raisons de prudence diplomatique, par la presse des franquistes, il n'est pas moins établi que la hiérarchie religieuse de l'Espagne blanche fit aussitôt traduire et communiquer le document. Le texte intégral en a paru dans la livraison de mars 1938 de la revue *Razon y Fe*. Depuis lors, de multiples éditions ont été publiées dans l'Espagne nationale.

Et il paraît superflu de souligner combien les nombreuses et constantes mesures prises par le Caudillo en faveur de la religion catholique s'opposent radicalement aux brimades par lesquelles

e néo-paganisme hitlérien s'acharne à déchristianiser les populations du III^e Reich.

Pour tout esprit non prévenu, la cause est entendue : en s'alliant au *Frente popular*, M. Aguirre et ses amis trahissaient la religion et, pour un misérable plat de lentilles, vendaient l'Euzkadi.

Chez Joris-Karl Huysmans

L'auteur de *Là-Bas* et de la *Cathédrale* fut une figure bien captivante de la littérature française à la fin du siècle dernier.

J.-K. Huysmans était d'origine hollandaise.

Sa famille était originaire de Bréda.

Il se souvenait de sa race.

Ayant gardé des prénoms hollandais, il aimait parler des mœurs et des coutumes des Pays-Bas.

Son chef-d'œuvre hagiographique est consacré à une mystique néerlandaise, à sainte Lidwine, de Schiedam.

Son premier ouvrage littéraire parut à Bruxelles. Beaucoup de documents furent recueillis par J.-K. Huysmans « chez des amis belges », notamment pour son livre *Là-Bas*, où il peint les milieux sataniques de Paris. Son chanoine Docre était un composé de deux êtres étranges et dévoyés : l'abbé Bo lant (Eliphaz Lévy) et un chapelain flamand qui était considéré « comme un peu fantasque » par ceux qui l'approchaient.

Huysmans habitait rue Saint-Placide avant de partir pour Ligugé. A son retour à Paris, il alla loger rue de Sèvres, au n^o 11.

Lorsque je lui rendis visite en cet endroit, dans l'escalier sombre qui me menait vers son appartement, je m'effaçai pour laisser passer quelqu'un qui descendait.

Dans la pénombre je crus reconnaître un libraire bruxellois très connu, Edmond De Man, l'éditeur de Verhaeren.

— Tiens! Quelle surprise! m'exclamai-je. Je ne m'attendais pas à vous croiser ici.

— Ni moi, monsieur, répondit l'interpellé, qui ouvrait des yeux étonnés dans la pénombre.

Son hésitation et sa voix auraient dû me donner à réfléchir.

— Vous ne me reconnaissez pas? questionnai-je. Et je lui dis mon nom, en ajoutant : J'arrive de Bruxelles.

— Vous êtes attendu, me dit-il froidement. Joris m'a parlé de vous il y a peu d'instant. Bonjour, monsieur.

— Bonjour De Man, réciproquai-je en m'étonnant de sa froideur. Or il n'était point De Man celui que j'appelais ainsi. C'était Stéphane Mallarmé. Entre De Man et ce poète obscur la ressemblance physique était assez frappante. D'où, l'ombre aidant, mon erreur.

Stéphane Mallarmé sortait de chez Huysmans.

Et je trouvai celui-ci bouleversé par la conversation qu'il avait eue « avec Stéphane ».

Sur une table Huysmans me montra les épreuves de *Divagations*. C'était le prochain livre de Mallarmé. Et, chose étrange, les dites épreuves venaient précisément de Bruxelles, de chez De Man. Car c'était cet éditeur bruxellois (de la rue de la Montagne) qui avait choisi l'œuvre mallarméenne dont bien peu d'éditeurs eussent voulu à Paris.

— Décidément, Stéphane divague! s'exclamait Huysmans, désolé.

Cet écrivain naturaliste, ce « réaliste » à la façon des primitifs, était, sans aucun doute, fort différent de Mallarmé.

Les obscurités voulues de « Stéphane » dépassaient décidément les bornes, cette fois, selon Joris-Karl.

Il brandissait les épreuves.

Or on y trouvait une page blanche.

— Elle est ainsi volontairement, m'a dit Stéphane.

— Et pourquoi donc?

— Parce que c'est ici que le lecteur collabore, m'a répondu Stéphane.

Après les « suggestions » des pages précédentes, il doit *inévitament* (ce lecteur) remplacer la page blanche par des textes spontanés, pareils, ou à peu près, à ceux que j'aurais pu y écrire et que je n'y ai pas écrits.

Ce serait superflu... Bref, Mallarmé tint à son ami le même langage qu'il devait tenir au poète Charles Morice (en 1918) quand il lui disait :

— L'armature intellectuelle du poème se dissimule et tient — a lieu — dans l'espace qui isole les strophes et *parmi le blanc du papier : significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer que les vers.*

On comprend que l'esprit positif et direct d'un Joris-Karl se soit insurgé « contre ces jeux de mandarins ».

Rejetant, d'un geste découragé, les épreuves de *Divagations* sur la table : « C'est navrant », soupira-t-il.

Les paroles de Mallarmé avaient accablé Huysmans.

— Il est certainement atteint, me dit-il avec un triste sourire.

Et comme si cette constatation l'excédait, il parla brusquement de Bruxelles, de Bréda, de la Belgique, des Primitifs flamands et notamment de Roger Van der Weyden.

Huysmans admirait tout spécialement Roger. Mon admiration n'était pas moindre. Avec le Louvaniste Metsys, c'est ce Tournaisien qui m'a le plus ému parmi nos grands peintres mystiques. Son drame intérieur est d'une intensité spéciale.

La querelle qui veut faire de Roger de la Pasture ou Van der Weyden un authentique Wallon ou un Flamand pur sang n'avait pas encore commencé quand je visitais Joris-Karl.

Ma dernière visite à Huysmans me laissa l'impression que l'auteur de la *Cathédrale* regrettait, malgré ses critiques, la vie de Ligugé. Il l'a décrite dans *Oblat*. C'est son autobiographie parmi les moines, avant la loi sur les Congrégations. A la suite du départ des Bénédictins pour l'exil, Joris-Karl était revenu habiter Paris en bougonnant. Autrefois rue Saint-Placide il m'avait l'air d'être plus content de son home. Des livres innombrables en tapissaient les murs. On était alors en pleine agitation dreyfusienne. Un antisémite fort suspect, un certain Guérin, avait inventé le Fort Chabrol. Tout Paris s'agitait et se passionnait pour ou contre Dreyfus, mais aussi pour ou contre Guérin. Celui-ci, investi dans son local dénommé *Le Grand Occident*, devait abriter, disait-on, un exilé de marque. Et on chuchotait ce nom : Philippe d'Orléans, le prétendant au trône de France!

Du haut d'une impériale d'omnibus, en compagnie du poète breton Yves Berthou, j'avais aperçu Guérin et contemplé l'indescriptible cohue parisienne qui attendait, jusque dans les corniches et sur les cheminées, la suite des événements. Je narrai ces incidents à Joris-Karl Huysmans qui sembla s'en amuser un instant.

« Le Syndicat Dreyfus » existe, me dit-il. Quelles que soient les dénégations de Bernard Lazare et des autres. La preuve? Mais qui pourrait payer les milliers de tracts qu'ils prodiguent? Mon concierge m'accable de papiers en faveur de Dreyfus. Cela coûte et beaucoup! C'est une affaire de librairie, en somme, pour ceux qui éditent tout cela.

Je répétais les propos d'Huysmans devant Valette et plusieurs écrivains dans la salle des réunions hebdomadaires du *Mercur de France*. Ce fut un tolle général!

Hormis Henri de Régner, qui demeurait distant « derrière »

son monocle, tous en chœur et surtout Pierre Quillard me démentirent avec une belle véhémence!

Je leur dis alors que je ne faisais rien en parlant de la sorte que leur rapporter l'opinion d'un écrivain parisien assez bien au courant des secrets de Paris : Joris-Karl Huysmans.

Ce nom jeté dans le débat servit de prétexte à Valette pour faire dévier nos propos.

On en vint vite aux petites sectes sataniques. Or Remy de Gourmont, qu'on ne voyait jamais aux réunions du *Mercur*, m'avait, lui aussi, peu de jours avant, donné quelques précisions bien curieuses. Il m'avait cité, entre autres, Calixte Mininge, et je ne sais quelle secte plus ou moins manichéenne de Paris. Il m'avait signalé des Albigeois dans le pays des poètes Magre. Mais Maurice Magre, en ce temps-là, se contentait d'écrire de frais poèmes où il n'était aucunement question des sectaires d'Albi et de la région, qu'il a vantés depuis avec une ferveur digne d'une meilleure cause...

Remy de Gourmont m'avait l'air de suspecter la conversion d'Huysmans. Je défendis avec chaleur la sincérité de l'ancien ami de Zola, de l'habitué des réunions de Médan.

Auteur d'un livre excellent sur le *Latin mystique*, Gourmont me parla volontiers de Comodien de Gaza et des prophètes catholiques des premiers siècles. Il me dit en souriant « dans son lupus » : « Nous voici revenus, dans ce Paris dreyfusiste ou antidreyfusard, à une époque favorable aux petites sectes diaboliques. »

Cette époque de *Là-Bas* était, en effet, bien « typique ».

Comme J.-K. Huysmans me le faisait, à bon escient, remarquer lui aussi, Paris pullulait alors de mages, d'hiérarques, d'occultistes bizarres, de fondateurs de sectes secrètes et d'instaurateurs d'ordres dans le « style » maçonnique. Le spiritisme faisait florès parmi les colonies étrangères protestantes. Le Dr Encausse, dit Papus, écrivait un livre intitulé : *Comment on devient mage*. Il allait combattre des fantômes et des envoûteurs dans telle ou telle maison hantée à l'aide d'une épée magique! L'éditeur Chacornac vendait à de jeunes étrangers, hier sceptiques, des ouvrages d'Eliphas Lévy, tels que la *Clé de la Haute Magie*; on parlait avec crainte et respect, dans certains milieux universitaires, de Saint-Yves d'Alveyde, auteur de la *Synergie*. On vantait l'esprit précurseur de Fabre d'Olivet et du chevalier de Saint-Martin. Des occultistes (de salons mondains) remettaient à la mode les sciences divinatoires. Desbarolles, Mesmer et Saint-Gall étaient très en vogue. Le sâr Péladan avait fondé la Rose-Croix. Il étonnait les intellectuels par ses attitudes. Il ameutait volontiers les foules gouailleuses. C'était un « esthète » orgueilleux, un mystagogue, venu de Lyon, la cité des sorciers modernes.

Un autre écrivain réputé, Maurice Barrès, s'intéressait à Vingtras, Lyonnais mystérieux et inquiétant, fondateur de secte, condamné par le pape Grégoire XVI.

Dans la *Colline inspirée*, où il nous a magistralement évoqué deux frères dévoyés, Barrès fait apparaître Vingtras, l'auteur sournois de leur mystérieuse hérésie. Maurice Barrès, député et président de la « Ligue des Patriotes », jouissait dans Paris, en Alsace et dans toute la France d'une réputation très grande. Comme écrivain, il influença la jeunesse par le *Culte du moi* d'abord, mais ensuite par des livres d'une orientation tout autre. Il était lié avec un « satanisant » notoire, l'aristocratique et talentueux Stanislas de Guaita. C'était un esprit tour à tour attrayant et effrayant. Il écrivit des vers tels que ceux-ci, dans la *Muse noire* :

Tu m'appris à goûter les charmes de l'enfer.
On y souffre, il est vrai. L'on y jouit quand même,
Puisqu'on y peut baver sa bile! O Lucifer!
Mon bourreau de demain, je l'honore et je l'aime.

Barrès a écrit la monographie qui convient sur cet égaré de marque.

De son côté, Joris-Karl Huysmans avait exploré, ainsi que Barrès, les bas-fonds de la magie noire. Tandis que Barrès demeure spectateur et distant, Huysmans devient acteur sous les traits de Durtal, son « héros ». Un ami d'Huysmans, Jules Bois, écrivit à cette époque un curieux ouvrage où il inventoriait précisément les petites sectes mystagogiques parisiennes. Huysmans avait écrit la préface du livre de Jules Bois. Il m'en avait annoncé la parution dans une lettre assez curieuse, où il me parlait aussi de sa conversion.

C'est à la suite de ses incursions dans le monde occultiste qu'il était sorti du scepticisme et c'est par l'art chrétien et par la liturgie qu'il était revenu à la Foi catholique.

J.-K. Huysmans dans ses livres orthodoxes restera le naturaliste qu'il était avant de se convertir. Sa verve rappelle les Breughel d'enfer. Il se prouve volontiers ironique. Je le soupçonnai d'avoir des ancêtres juifs, non seulement à cause de son nez aquilin, mais surtout à cause d'un certain irrespect, d'une certaine familiarité aussi, avec les objets et les personnages sacrés. Cette façon me paraît spéciale à la race d'Israël.

Dans *En Route*, le livre où Huysmans, fuyant les sectes sataniques, marche résolument vers la *Cathédrale*, j'ai trouvé des pages sublimes.

Léon Bloy, lui-même (qui détestait Huysmans), reconnaissait qu'il y a là des passages dignes des plus grands mystiques. Il me l'a dit au cours d'une conversation, dans son petit pavillon de la rue du Chevalier de la Barre. Il l'a d'ailleurs écrit et publié depuis.

Lors de ma deuxième visite à Huysmans, rue Saint-Placide, je trouvai chez l'auteur de *Là-Bas* un écrivain lyonnais nommé Esquirol. Il était l'auteur d'un livre intitulé *Cherchons l'hérétique*. Comme Huysmans, Barrès et Jules Blois le faisaient à Paris, Esquirol s'intéressait beaucoup aux petites sectes lyonnaises. Or il n'en manquait certes point dans cette ville qui a gardé des souvenirs du gnosticisme. Comme Huysmans, qu'il faisait sourire, Esquirol aimait le mot drolatique, le vocable baroque, le verbe inattendu. La faconde méridionale de ce dénicheur de sectaires occultes amusait l'auteur de *Là-Bas*.

Quand Esquirol nous eu quittés, Huysmans me parla de maints écrivains de Paris et, notamment, de Louis Denise, l'auteur de la *Merveilleuse Doxologie du Lapidaire*. Ce poète mystique avait été un des fondateurs du *Mercur de France*.

Et nous en vîmes tout naturellement à causer de lui, à parler de la symbolique des pierres précieuses telle qu'on l'admettait au Moyen-Age.

Je venais d'écrire maints poèmes sur les gemmes pour le *Chant des Trois Règnes*, poèmes inspirés de cette symbolique. Huysmans préparait déjà des documents pour son livre sur la *Cathédrale*, où il allait analyser toute la symbolique chrétienne depuis les pierres précieuses jusqu'aux plus humbles légumes et jusqu'aux plus méprisés des insectes. Son érudition en la matière fut si grande qu'elle alourdit, un peu, son livre sur la *Cathédrale*. C'est pourtant une œuvre admirable. Et les premières pages, celles où il remémore ses impressions du matin dans l'église de Chartres, pareille à une forêt nocturne qui peu à peu s'éclaire, resteront parmi les plus hautes.

GEORGES RAMAEKERS.

Un acte d'accusation

« Les responsabilités de la guerre de 1939 »

PAR FABRICIUS

Il est vrai, dans une certaine mesure, que les Belges relèvent d'un complexe historico-géographique comprenant l'ensemble des peuples atlantiques et méditerranéens. Il est vrai que nous avons des devoirs non seulement envers notre pays, mais aussi et par le fait même envers l'Occident, pour la raison qu'une bonne part des facteurs moraux, intellectuels, spirituels sans lesquels il n'y aurait pas pour nous de « bien commun » véritable, ne sauraient survivre à l'écroulement des puissances occidentales dans leur ensemble. Mais p'us cette vérité s'impose à l'esprit de nos compatriotes, plus ils sont fondés à réclamer des comptes aux hommes d'Etat qui ont pris en main le sort de la civilisation à laquelle ressortit la Belgique.

Voyons les choses comme elles sont : Sur le plan de la haute politique, nous n'avons rien à reprocher aux dirigeants allemands ou russes, puisque ces dirigeants ne nous devaient rien à cet égard, étant au service de nations, de cultures, de conceptions du monde qui nous sont à peu près étrangères. Il n'en est pas de même des dirigeants français, anglais, italiens, dont le rôle principal, dont la mission essentielle, consistait d'abord à défendre les intérêts de leurs patries respectives, ensuite — et par le fait même — à conserver intact le patrimoine indivis des héritiers de l'ancien Empire romain.

Les Allemands et tous les hommes qui se réclament comme eux de l'éternel germanisme peuvent se demander si Hitler a bien ou mal agi, en tant que chef de la communauté allemande, c'est-à-dire si ses faits et gestes ont eu des résultats favorables ou défavorables à cette communauté. Ce que tout homme d'Occident a le droit de se demander, de son côté, c'est si les gouvernants occidentaux ont rempli leurs devoirs envers les communautés nationales comme envers la communauté supranationale dont ils guident les destinées. Quand donc, du point de vue politique, nous recherchons « les responsabilités de la guerre de 1939 », c'est vers Paris, vers Londres, vers Rome, vers Bruxelles que nous avons exclusivement à nous tourner. D'autres peuvent et doivent être incriminés sans conteste au regard de la morale, ou bien au regard de l'universelle solidarité humaine. Vis-à-vis de l'Histoire, on ne conçoit en Occident et en 1940 qu'une sorte de « responsables », touchant ce qui s'est passé depuis vingt ans dans cette région du monde : à savoir ceux qui étaient chargés d'assurer aux vainqueurs de l'autre guerre ces biens entre les biens qu'on appelle la tranquillité, la prospérité, la sécurité, l'ordre public et l'ordre international.

Si ces biens nous ont été ravés, si seulement ils risquent de l'être, quatre lustres à peine après le moment où dix millions de cadavres en avaient payé le prix usuraire, c'est sur les organisateurs tout-puissants de la Paix, c'est sur les Clemenceau, sur les Lloyd George, sur les continuateurs de leur œuvre et les exécuteurs de leur volonté qu'il nous est permis seulement d'en faire peser la faute.

* * *

Car il se fait que l'inextricable enchaînement des causes a été rompu en 1918, de telle sorte que ceux qui ont alors entrepris de « refaire l'Europe » ont pu repartir pour ainsi dire de zéro. Tout était possible aux *big four* — bientôt réduits à trois, puis à deux, par la défection des Etats-Unis et par l'éviction de l'Italie —; ils pouvaient à leur gré tailler, retailler, coudre et découdre dans l'étoffe du Continent. Si jamais quelqu'un au monde eut à sa disposition tous les moyens, jusqu'aux plus extravagants, jusqu'aux plus abusifs, de réaliser à jamais les desseins de sa patrie, de la mettre *ad vitam aeternam* à l'abri de toute atteinte, d'assurer son existence, quoi qu'il arrive, à travers les siècles des siècles, ce fut le Breton têtue, ce fut le souple Gallois. En rédigeant eux-mêmes, de la première à la dernière ligne, les traités qui concrétèrent le plus grand triomphe militaire que l'univers eût jamais vu, ces deux politiciens soudain élevés au niveau de l'épopée répondaient d'avance de tout ce qui sortirait de ces boîtes de Pandore diplomatiques. Solidairement — il est vrai — avec les Premiers ministres français, avec les Premiers ministres anglais qui devaient prendre la suite de la fameuse « création continue » qu'évoquait peu après le rhéteur Poincaré.

L'affaire eût-elle bien tourné, il aurait fallu en faire honneur sans hésiter à ces deux équipes d'administrateurs de la Victoire. Gloire à Millerand, à Briand, à Tardieu, à Blum, à Daladier, à Mac-Donald, à Baldwin, à Chamberlain si nous nous trouvions aujourd'hui devant une Europe sûre; ce qui signifie avant tout une Europe où les peuples naturellement revendicateurs sont tenus en lisière. Les yeux fixés sur l'Europe actuelle, où tout n'est au contraire que désordre et que péril, nous avons donc le droit de dire : Honte à ces hommes d'Etat!

Eux, leurs clients, leurs principes ont tout gâché, tout perdu. A cause d'eux, les morts de l'autre guerre sont morts en vain. L'holocauste de toute une génération, qui en eut pour toujours l'âme blessée et le corps rompu, n'a servi exactement à rien, à cause d'eux. Tout est remis en question, alors que les fils des « soldats inconnus », qui croyaient avoir résolu magnanimement le plus grand des problèmes, atteignent tout juste l'âge d'être soldats à leur tour. Les Français, les Anglais sont invités à recommencer purement et simplement la petite opération de police (dont coût dix mille cimetières et dix mille milliards envolés en fumée) dont les cloches et les canons de l'Armistice avaient salué le succès total et définitif : nous avons encore dans l'oreille le bruit des salves et des carillons. Honte aux dilapidateurs d'un trésor constitué par tant de sang et par tant de larmes!

Or le procès-verbal sur lequel s'appuie cette malédiction vient d'être dressé de main de maître par un de nos concitoyens. Cela s'intitule : *Les Responsabilités de la guerre de 1939*; cela se présente sous l'aspect d'une modeste brochure; et c'est certainement l'ouvrage le plus fort et le plus vrai que l'on ait écrit à notre époque sur les origines des maux affreux dont l'image assiège notre esprit.

* * *

L'auteur de cet ouvrage exceptionnel signe « Fabricius ». Sous ce pseudonyme, les lecteurs de la *Revue de l'Ordre corporatif* reconnaîtront sans peine le profond écrivain politique à qui les Belges doivent une version nouvelle de la « critique de la démocratie » élaborée pour les Français par Charles Maurras. Le premier mérite de l'essai dont il s'agit consiste d'ailleurs à rapporter immédiatement les terribles erreurs des liquidateurs de la Victoire au principe qui a suscité ces erreurs.

« Les causes directes de la résurrection de l'Allemagne ne sont pas en Allemagne — écrit Fabricius, dès la seconde page de son

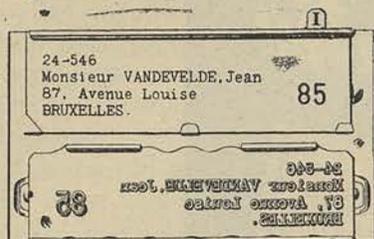
ADDRESSOGRAPH

ELLIOTT-FISHER ORGANIZATION COMPANY

4, BOULEVARD ÉMILE JACOMAIN — BRUXELLES
 Succursales : Anvers-Liège-Gand-Charleroi-Luxembourg

SA PLAQUE POUR FICHIERS VISIBLES

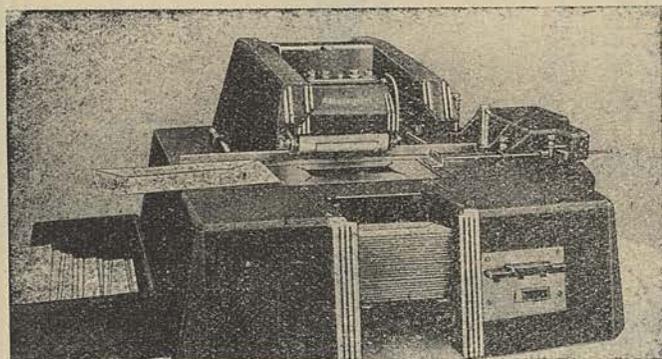
FICHE VISIBLE →



← PLAQUE ZINC

SA MACHINE A ADRESSER ÉLECTRIQUE
 SILENCIEUSE

(SON PRIX PERMET DE LA SUBSTITUER AUX MACHINES A MAIN)



EDGARD GRIMARD

MATÉRIEL DE GUERRE
 ARMES — MUNITIONS
 OPTIQUE



USINE : Quai du Roi
 Albert, 106, Bressoux
 Téléphone : 252.32

BUREAUX :
 90, rue Louvrex, Liège
 Téléphones : 139.39 263.65

Ancion-Marx Fabrique d'armes

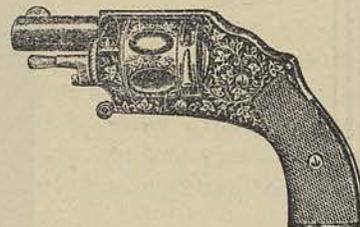
Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse
 Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE, 7, BRUXELLES

(Près du Sénat)



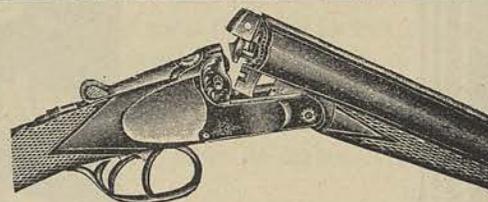
Spécialité de

Costumes, Habits et Habits de Cour

ARMES

de

toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.
 Dumoulin & Cie, Liège

2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed.

Registre, du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais
ce bon de garantie*



... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE
protection totale!

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un « bon de garantie Tootal » imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

Les tissus

TOOTAL MARQUE DÉPOSÉE
SONT FORMELLEMENT *garantis!*

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

avertissement au lecteur. *Ces causes sont dans le relâchement politique et dans les idéologies morbides des puissances chargées de faire exécuter les traités de 1918.* »

Idée essentielle, dans laquelle toute pensée qui se veut lucide trouvera aujourd'hui sa pierre de touche. Le système des partis, le parlementarisme, « l'élection appliquée à tout » ont seuls engendré l'aveuglement, l'inconstance, l'étourderie, les aberrations inouïes, les inénarrables fausses manœuvres des politiciens français et anglais. Et l'ensemble de toutes ces sottises a engendré le Troisième Reich, dont l'apparition ne laissait plus qu'une alternative aux vainqueurs de naguère : abandonner les fruits d'un immense effort et d'un immense sacrifice — ou bien prendre les armes dans des conditions telles qu'aucune issue raisonnable n'est offerte au plus absurde des conflits.

C'est en termes d'une vigueur, d'une intelligence et d'une éloquence admirables que l'auteur des *Responsabilités de la guerre de 1918* (1) dénonce les fausses doctrines qui furent à la base de cette formidable faillite politique, sans précédent dans les annales de l'humanité. Lisez ce livre de vérité et de justice. Lisez ce livre de haute utilité, de *charité* supérieure : car nommer le mal, c'est déjà guérir à demi.

ROBERT POULET.

Le sculpteur baron George Minne

En tête d'une causerie (2) sur George Minne, peut-on rien inscrire qui lui ressemble davantage que ces paroles d'un poète :

Il y a un royaume blanc... ?

« Il y a un royaume blanc... » Ainsi pénétrons-nous au cœur du sujet; ainsi pressentons-nous la certitude d'un refuge, d'un monde de paix au sein du monde en guerre; ainsi approchons-nous, non seulement d'une zone de méditation, du domaine de ceux « qui ont réfléchi dans leur cœur », mais aussi d'un royaume littéralement blanc, taillé dans le marbre et la pierre par un homme uniquement soucieux de « contempler la Beauté face à face »...

* * *

George Minne est né le 30 août 1866, à Gand, d'une famille installée dans cette ville depuis le début du XV^e siècle. Son père, qui était architecte, aurait voulu le voir devenir architecte à son tour : de 1882 à 1884, il suivit les cours d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Gand, que dirigeait le peintre Canneel. C'est l'époque d'une grande activité dans les arts et dans les idées. 1880 a vu naître des revues, des groupements, éclore de magnifiques talents littéraires. La « Jeune Belgique » et l'« Art Moderne » ont affirmé le droit des jeunes à l'originalité, et ce droit, d'ardentes personnalités sont prêtes à le défendre. La durée limitée de cette causerie ne me permet pas de situer le mouvement dans les détails, ni d'évoquer tous les grands noms qui l'illustrèrent. Je ne parlerai que de ceux dont la vie s'est croisée avec celle de Minne, et qui l'ont reconnu comme étant des leurs. Pour la Jeune Belgique, c'est Verhaeren; pour l'Art Moderne, c'est son directeur, Octave Maus et Edmond Picard.

Mais à l'époque dont je vous parle, Minne travaille à l'écart, sous la direction de son maître Canneel, qu'il admire, et au contact duquel il crée de vastes œuvres picturales d'inspiration romantique. Bientôt la peinture ne suffit plus à son besoin d'étreindre la vie : il veut la saisir plus entière, dans toutes ses dimensions, et se fait inscrire au cours de sculpture de l'Académie de Gand. Hélas, moins compréhensif que le maître de peinture, le professeur de sculpture considère l'originalité de son élève comme un manque de talent, une sorte de provocation, et c'est, pour le jeune artiste, le commencement de l'adversité, et d'une lutte qui durera pendant des années. D'emblée, il a trouvé son expression et entamé son œuvre. Dès 1886 (il a vingt ans!) il crée des figures accomplies : *La Mère pleurant son enfant mort*; un peu plus tard *La Mère pleurant ses deux enfants morts*; ensuite *L'Homme et la Femme agenouillés*; enfin ce *Petit Blessé* baignant déjà dans ce nimbe d'ineffable propre à Minne, et que le Salon triennal de Gand accepte en 1889. De même que son maître ne l'a pas compris, le public ni la critique ne l'acceptent. Son père, qui attache de l'importance à l'opinion (à une certaine opinion), s'alarme; tandis que lui, fidèle à son art, écoute venir du fond de sa destinée un multiple appel, grâce auquel il ne se décourage pas. C'est d'abord Emile Verhaeren, qui introduit son œuvre au groupe *Les XX*, où Edmond Picard l'appréciera à sa valeur.

George Minne, depuis son plus jeune âge, était plus qu'un grand artiste plastique, c'était un précurseur. Son talent naît à l'heure ou meurt ce siècle qu'on a dénommé le Stupide, et ces formes émaciées, ces « roseaux pensants », qui semblent surgir, comme l'*Eve* de Van Lerberghe, du tout premier matin du monde, annoncent la réaction des puissances spirituelles contre les forces matérialistes.

Il est bien vrai que les familles n'ont de grands hommes que malgré elles, puisque, loin de voir que son fils était porteur d'une esthétique nouvelle, son père fit tout pour entraver une carrière dans les prémices de laquelle il ne voyait que scandale et danger. C'est alors que, encouragé par ses amis, Grégoire Le Roi, Maeterlinck et Verhaeren, et voulant être rassuré quant à sa propre valeur, il part à Paris, consulter Rodin. Revenu à Gand, il poursuit son travail en dépit des obstacles, soutenu, dès 1892, par une épouse intelligente et courageuse, digne de lutter côte à côte avec un si grand artiste.

Les trois premières années de son mariage s'écoulèrent à la campagne, partagées entre la sculpture et les travaux agricoles. Après quoi il vint à Bruxelles suivre les cours de sculpture du professeur Vanderstappen. Je ne mentionne le dissentiment qui l'exclut de l'Académie que parce que cet incident éclaire une fois de plus le fermeté de son caractère, son sens de l'honneur, son amour de la vérité. Seul parmi tous ses condisciples, il défendit les justes droits d'un élève, contre une mesure directoriale arbitraire : bien entendu, il fut cassé.

C'est à cette époque (1896), qu'il créa *l'Enfant prodigue* et *l'Homme pleurant sa biche*, œuvres comparables, si l'on devait les résumer en un mot, la première à un cri, et l'autre à un sanglot.

De 1896 à 1899, il crée *l'Homme à l'ouïe*, la *Solidarité* (œuvre qu'il reprend encore à l'heure qu'il est!), le *Petit et le Grand Agenouillé*, le *Petit Porteur de Reliques* et *l'Agenouillé de la Fontaine*, qu'il reprend cinq fois de suite! Il travaille sans hâte, dans un unique et invariable souci de perfection; et pourtant il ne vend pas, et, sa famille s'agrandissant, il a à son sujet des angoisses qui paralysaient une âme bien trempée.

Enfin, des compensations lui sont données : un des premiers, le critique d'art Fierens-Gevaert l'aide à sortir de l'impasse matérielle où il se débat stoïquement. Octave Maus lui fait exposer de nombreuses œuvres à la Libre Esthétique, et ce à différentes reprises; en 1899, année de la naissance du *Thyrse*,

(1) Aux éditions des *Cahiers corporatifs*, 43, rue Louis Titeca, Bruxelles.

(2) Causerie faite à l'I. N. R. le 10 février.

il fait le monument George Rodenbach; en 1900, expose à Berlin; ensuite, est invité à de nombreuses Expositions internationales: à Munich, en Hollande, à Vienne, Venise, Milan, Turin, Rome; enfin, quoique moins fréquemment, en France.

C'est en 1899 qu'il est retourné définitivement à Laethem-Saint-Martin, petit village près de Gand, où devait le rejoindre et l'entourer une pléiade d'artistes, et où il vit encore actuellement.

Au commencement habitait là un secrétaire communal, qui était aussi peintre et poète: Van den Abeele. Ce dernier appela et installa à Laethem le peintre Valérius de Saedeleer; Minne vint ensuite; et, peu après, attirés par leur admiration pour lui, le peintre Jules De Praetere et les frères Van de Woestyne. Vers 1904 des jeunes vinrent se joindre à ce premier groupe: Servaes, Permeke, Gustave de Smet, Fritz Vandenberghe. Ceux qui viennent à Laethem, y viennent-ils par hasard? On a tôt fait de dire: hasard. L'âme de Laethem a une probité, un sérieux, un poids que l'on ne rencontre pas ailleurs. On cherche longtemps avant de trouver cela... et pourtant on en avait la présence, cela devait exister. Quand on a enfin trouvé Laethem, on s'en souvient, et surtout aux heures de doute, de désolation. Laethem, c'est l'amour du métier dur, dans ce qu'il a de quotidien, de difficile; c'est la technique cultivée pour être mise au service de l'émotion. On sait, à Laethem, qu'on ne pourra rien exprimer de supérieur si l'on n'a des moyens matériels appropriés. On a l'humble souci d'être un artisan impeccable, parce qu'on sait qu'on ne peut servir, avec un méchant outil, l'art qui est idée sans doute, mais idée et forme à la fois.

Or l'âme de Laethem, c'est George Minne. Car s'il est vrai que les artistes y vont, attirés par d'invincibles affinités, d'impérieuses aspirations, restées inassouvies ailleurs, il n'en est pas moins vrai que le maître de ces aspirations vers une vie délivrée, déliée de la terre, une vie toute en beauté, est aussi le maître de ce Royaume Blanc que les passants, peuvent entrevoir de la grand'route, à travers les feuillages du jardin...

L'âme s'imprègne de l'exemple de Minne autant que les yeux s'imprègnent de son œuvre. On aime la noble leçon de sa vie; on veut lui ressembler; si bien que Karel Van de Woestyne a pu écrire à ce propos:

« La probité, la conscience de Minne nous ont tous influencés; un esprit règne à Laethem, qui est celui de Minne... »

Ce qui était vrai pour ceux-là, puis pour ceux qui ont suivi, est encore vrai pour nous, génération désespérée; et pour tous ceux qui se lèvent sous un ciel inquiétant, et qui, quelques années encore, pourront connaître et approcher George Minne.

De 1900 à 1910, il exécute des commandes officielles (entre autres les bustes de Léopold II et du prince Albert), illustre Maeterlinck et travaille à une de ses œuvres de prédilection: *La Résurrection*. Puis il reprend par l'A B C l'étude de l'anatomie, travaille pendant deux ans d'après modèle: un ouvrier aux facies et aux muscles brutaux. Sans cesse il doute de lui-même, et comme jadis, il a consulté Rodin, aujourd'hui il consulte la nature, lui demande s'il est digne vraiment de chanter la beauté du monde. Mais c'est bien plus que de la copie qui sort, cette fois encore, de ses mains: ses torsos d'ouvriers, aux muscles saillants, aux veines noueuses, sont des chefs-d'œuvre, que le public, accessible à leur réalisme, adoptera enfin. Il a fait ses preuves aux yeux de tous: on lui concède du talent; désormais il est libre de travailler selon sa conception personnelle, on lui fera confiance.

En 1912, il est nommé professeur de dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Gand. En 1914, l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam lui propose, elle aussi, un poste de professeur, qu'il refuse.

Cependant qu'il créait ces œuvres réalistes un peu en marge de lui-même, *Le Débardeur*, etc., il faisait aussi des choses tendres et fortes: bustes de jeunes femmes, dessins mystiques émouvants... Et de cette veine allaient sortir bientôt ses œuvres les plus touchantes: la guerre de 1914, indirectement, allait les lui inspirer.

* * *

Ses trois fils sont au front; sa femme souffre à ses côtés; sur les instances de leurs amis, ils s'exilent au pays de Galles. La sensibilité de l'artiste est mise à vif à un moment où il possède son métier en virtuose. Et c'est vraiment la double vibration de l'âme et du doigté qui enflamme, ces dessins inouïs, que traverse une surnaturelle lumière; il égale les dessins de Rubens, de Rodin; surpasse un Rops; les lignes ont un accent, une acuité, que les mots ne peuvent rendre... C'est en contemplant Minne que j'ai compris combien le blanc est beau, combien le noir peut contenir d'ardeur, et ce qui peut passer d'âme humaine, d'intelligence et de sensibilité par l'intermédiaire d'un crayon.

... *Femme écoutant; Nu; Christ en croix; Christ portant la croix; Vierge de l'Annonciation*; et puis, comme une litanie de protestation contre la cruauté des hommes, ce titre, cent fois répété: *Mère et Enfant, Mère et Enfant, Mère et Enfant...* A l'écart des haines et des discordes, il redit la douceur des anges; et dans l'Europe ensanglantée, où, parallèlement, des écrivains (notamment en France, ceux de l'Abbaye) entament les œuvres de la période humanitaire, qui connaîtront un si vif succès immédiatement après la guerre, tandis que Vildrac écrit ses chants d'amour, Minne replace aux bras impuissants des mères, aux bras tout-puissants des mères, leurs enfants nouveau-nés; elles les défendent, les cachent, les emportent, les mettent à l'abri dans une ombre, profonde comme l'amour maternel; ce ne sont encore que de tout petits; on ne leur arrachera pas leur propre chair... Mais le talent de Minne est plus qu'anecdotique, il s'universalise (et par là se rattache aux poètes symbolistes, ses frères); et voici, à côté des répliques sculptées de ces *Maternités*, une *Pieta*... Il est mort, le divin Enfant!..

* * *

La guerre finie, Minne revenu à Laethem expose en 1920 à la Galerie Giroux, et reçoit la consécration officielle du talent. C'est que le monde a changé d'âme pendant ces quatre années de guerre, il est blessé, il a besoin d'amour, il en accepte le message. Voici que la critique l'exalte, et non seulement en Belgique, mais en France, en Hollande, en Allemagne. En 1912 il expose au Salon d'art religieux d'Anvers; en 1924, à l'Exposition rétrospective de Laethem; là, pour la première fois sont livrées aux yeux du public ces sculptures: *La Mère et l'Enfant*, dont l'épanouissement sera l'*Extase maternelle*.

En 1929 une rétrospective de ses œuvres est organisée à la Galerie Giroux: le roi Albert et la reine Elisabeth lui rendent visite. Enfin, la même année, au Musée Moderne, s'ouvre une salle, austère comme une chapelle, où ceux dont l'âme est fatiguée étaient sûrs de trouver un abri, jusqu'en ces dernières semaines... Comme les autres, la salle Minne est déserte en ce moment, mais nous pouvons la retrouver par la pensée...

Tout y est grave; tout se tait; tout pense...

A gauche, un pan de mur est occupé par une *Pieta*, à laquelle il a travaillé pendant dix ans, et dont il existe à Anvers une réplique, avec quelques variantes dans le détail. Travaillée sur éternité, dans son austérité de blanc et noir, elle exhale une impression de sérénité autant que de mélancolie: la douleur et la mort

sont là, mais transfigurées par l'amour, on ne voit plus que cet amour.

A droite, près de la porte, trois femmes, sculptées dans le bois, baissant leur front, cachent leur visage : elles adorent. Le poids qui courbe leur tête ira, dans certaines œuvres de Minne, jusqu'à faire plier les genoux; ou bien, réfugié au creux d'une poitrine, exigera le geste de l'étreinte... Les créatures de Minne sont parfois solitaires, et, là où d'autres appuient un enfant contre leur cœur, ne pressent que leur propre cœur... que leur amour, invisible Réalité...

Il n'y a apparemment dans son dessin que quelques grandes lignes synthétiques, des traînées d'ombres et de lumière, comme des lambeaux de jour, de crépuscules et de nuit. Mais sous ces apparences, les détails sont merveilleusement coordonnés, à l'ensemble, comme des voix dans le plain-chant; il n'y a pas, sous les drapés, un muscle qui ne soit indiqué, une attache qui ne soit prête à se déplier lentement, pas un morceau de chair qui n'ait son frisson. Je pense à tel mouvement participant de la danse autant que de la sculpture; à telle attache de la nuque à l'épaule, belle comme l'antique; à ces études où l'artiste frappe sur la ligne comme le virtuose frappe sur une note, toujours la même, pendant des mois et des années, jusqu'à ce qu'elle rende le son qu'il faut.

Et je voudrais m'arrêter ici, comme à un relais sacré : la ligne, mesure de l'espace! La vie intérieure d'un homme, vouée à la contemplation, à la poursuite, à la résurrection de la ligne, des plans et des volumes; à leur équilibre mathématique, correspondant à des lois qui dépassent l'homme, infiniment... Et, à côté de George Minne, je vois un autre contemplatif, Charles Van Lerberghe. Lui aussi, il a mesuré l'Incommensurable; il a pris comme matière première, non pas des idées ni des sentiments, mais le Temps lui-même, et ses immatérielles divisions, les longues, les brèves, distribuées selon une mystérieuse loi. Ce qu'était la mesure au poète, la ligne a dû l'être au sculpteur : un Amour qui n'est pas de la terre, qui ne trahit point, et dont on ne se rassasie pas.

* * *

La première impression, lorsqu'on s'approche de George Minne, est que l'on n'est ni assez simple, ni assez grand pour mériter ce bonheur. Quel que soit le retour que l'on puisse faire sur soi-même, on se sent soudain dans l'âme du factice et du frelaté. Tout ce qui semblait important au delà de sa porte paraît insignifiant en deçà. Tout est remis en question. On est en présence d'un homme qui a accepté la vie dans sa totalité, avec ses devoirs sublimes et ses devoirs quotidiens; qui n'a pas laissé se perdre un atome de cette précieuse vie, mais l'a fait fructifier au contraire, de telle sorte qu'on s'imagine la graine fragile, la céleste semence de sa sensibilité d'artiste enterrée au cœur de sa rude existence, et nourrie, protégée, stabilisée, orientée dans sa croissance vers les sommets, par cette terre saine et puissante qu'est la simple vie familiale. Et quand il déposera l'outil, et que son atelier sera abandonné, on pourra, chose rare, vraiment dire de sa vie, toute brûlée au feu d'un immense Amour :

« Tout a été consommé... »

MARIE DE VIVIER.

Ferveurs de la Marquise⁽¹⁾

Elle n'a pas son pareil pour relater, en quelques traits rapides et mordants, de piquantes anecdotes. Mais elle les estime — au lieu que tant de memorialistes en ont exagéré l'importance — à leur juste valeur, c'est-à-dire à pas grand'chose. Ce ne sont là que divertissements. « Voilà bien des bagatelles », lui arrive-t-il souvent de conclure. Et c'en sont bien, en effet. Ainsi des potins que voici : « L'autre jour, à table, chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avait deux bosses à la tête, qui l'empêchaient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez; un peu après, d'Olonne arriva; M. de La Rochefoucauld me dit : « Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre. » Et en effet Courcelles sortit (2). » Il faut savoir, pour savourer pleinement ce tableautin, que d'Olonne était volage. On narre de lui qu'on lui amena à son lit de mort un prêtre nommé Cornouaille et qu'il dit : « Serai-je encornailé jusqu'à la mort (3)? » Quant à Courcelles, sa femme menait une vie fort dissolue.

Une fois de plus, on admire ici l'art incomparable de la marquise. Et ce ton léger exclut, en dépit du mordant que je signalais, toute mauvaise intention et tout sentiment bas. On ne peut que le redire avec elle : bagatelles...

On lui a reproché d'en vouloir à certains auteurs, ses contemporains. C'est profondément injuste. Elle s'est contentée de les juger, en toute indépendance. N'en avait-elle point le droit? On doit dire bien haut que tout fiel est absent de ces jugements. Elle adore La Fontaine, et comme elle a raison! Elle ne tient guère à Boileau, qui, d'ailleurs, accablait de sarcasmes ses anciens maîtres Ménage et Chapelain. A-t-elle tort? A part ses satires, généralement supportables et parfois amusantes, cet anémique du Parnasse, engoncé, solennel, prétentieux et absurde est devenu illisible. C'est vrai qu'elle idolâtre Corneille. Hé, Corneille n'est-il pas en maints endroits sublime? Reste Racine et cette histoire de café, grand cheval de bataille des détracteurs de la marquise. Oui, à une certaine époque, M^{me} de Sévigné s'est trompée sur Racine. Voici son sentiment du 16 mars 1672 (4) : « Ma fille, gardons-nous bien de lui (*c'est Corneille*) comparer Racine; sentons-en toujours la différence; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et faibles (5), et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*; *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies (6) pour la Champmeslé (7) : ce n'est pas pour les siècles à venir; si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, on verra si je me trompe. » On l'a vu vieux, Racine, et austère. On a vu aussi, par la même occasion, que la marquise avait fait totalement fausse route. Mais ce qu'on oublie généralement, c'est qu'elle a eu la loyauté de reconnaître plus tard son erreur. Que dit-elle, en effet, après avoir assisté à *Esther*, lors d'une représentation donnée à Saint-Cyr, en présence du roi? Ceci : « Je ne puis dire l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée... »

(1) Voir la Revue du 1^{er} mars.

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 20 février 1671.

(3) La Bruyère l'a peint sous le nom de Cliton. C'était une bonne fourchette, en effet...

(4) Lettre à M^{me} de Grignan.

(5) Racine n'est pas toujours égal à lui-même, c'est entendu. Mais que dire alors de Corneille? Le génie ne plane pas toujours; il lui arrive de se reposer.

(6) Des pièces; c'était, à l'époque, le terme général pour les productions théâtrales.

(7) Cf. la note 26.

Tout y est sublime et touchant. » Ainsi, après avoir dispensé à un autre ses ferveurs littéraires, le cœur de la marquise eut le bon goût d'en soustraire quelques-unes pour les consacrer à son jeune et heureux rival. Voilà un trait qui honore grandement M^{me} de Sévigné.

J'en viens au drame de la cafetière, qui a déjà fait couler tant d'encre, à défaut de ce moka dont l'inénarrable Delille dit gravement :

*C'est toi, divin café, dont la fine liqueur
Sans porter à la tête, épanouit le cœur.*

« Longtemps, écrit M. Octave Blondel dans sa préface à un choix de lettres de M^{me} de Sévigné, on l'a accusée d'avoir dit de Racine qu'il « passerait comme le café ». Or, elle n'a jamais prononcé cette phrase malheureuse. C'est Voltaire qui a lancé ce faux bruit dans notre histoire littéraire. » Pas du tout ! Ce n'est pas Voltaire, c'est La Harpe : « Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celles de M^{me} de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'il passera comme le café (1). » Elle aurait dit cela, donc. De ce qu'elle aurait prononcé cette phrase, on a fait qu'elle l'aurait écrite. Dans son *Médecins Amateurs*, le Dr Cabanès (2) n'hésite pas à déclarer : « On accuse M^{me} de Sévigné d'avoir écrit cette phrase, dont ses ennemis se sont fait une arme contre son jugement. » Et il poursuit : « C'est en réalité à Voltaire, ou plutôt à La Harpe, qu'elle est imputable. » Non, non, encore un coup. Le pédant La Harpe est seulement responsable d'avoir rapporté que, cette phrase, M^{me} de Sévigné l'aurait dite. Sur quoi base-t-il cette affirmation ? Ici, on en est réduit aux conjectures : *adhuc sub judice lis est*, ou, si l'on préfère : *grammatici certant*. Et pourquoi serait-il interdit de considérer cela comme une boutade ? On m'objectera son texte du 16 mars 1672. Je réponds en brandissant celui où elle dit sur *Esther* son sentiment. Admettons même qu'elle l'ait prononcée, cette fameuse phrase. Quelle affaire ! En vérité, voilà beaucoup de bruit pour rien et on cherche à la marquise une mauvaise querelle. Le père Hugo en a dit bien d'autres sur Shakespeare, qui est plus complet que Racine, et avec quelle hargne et quelle suffisance ! On n'a pas monté en épingle ses monumentales âneries ! Tandis que la marquise, si elle l'a dite, dit une erreur en souriant. Il n'y a pas là, au total, de quoi fouetter un chat.

* * *

Ce cœur qui idolâtrait sa fille qui ne le méritait point, fut tendre pour ses amis et bon pour ceux qui lui faisaient du mal. Mais ses ferveurs n'allèrent, il faut bien l'avouer, qu'aux personnes de qualité. Les petites gens, les humbles, ne lui inspirèrent jamais que de l'indifférence ou du mépris. Je sais bien : il faut tenir compte des préjugés du temps, dont voici une éclatante démonstration (3) : « L'archevêque de Reims (4) revenait hier fort vite de Saint-Germain, c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra* ; ils rencontrèrent un homme à cheval, *gare ! gare !* Ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas ; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval : et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le cheval en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval,

au lieu de s'amuser à être roués et estropiés (1), se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups !* L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras » et coupé les oreilles. » La description de l'accident est enlevée dans un mouvement irrésistible, mais que voilà un singulier archevêque et quelle bizarre conception il a de la charité chrétienne ! Oui, il faut tenir compte des préjugés du temps, mais on regrette vivement que la marquise n'ait eu ni l'intelligence ni le courage de s'élever au-dessus d'eux. C'est une grave lacune, une zone d'ombre dans sa sensibilité. Je lui appliquerais volontiers les propos que George Sand met dans la bouche de sa marquise de Villemer (2) : « Ne faut-il pas que les fils des grandes familles priment toutes les autres classes de la société ? C'est une religion que vous devriez avoir, vous qui êtes bien née. » On préférerait que M^{me} de Sévigné se fût passée de cette religion-là... Hélas ! il n'en est rien. Les lettres où elle parle de l'insurrection des paysans de la Basse-Bretagne, en 1675, et de l'impitoyable répression ordonnée et appliquée par le gouverneur de Chaulnes sont d'une insensibilité qui fait frémir et que Sainte-Beuve a justement stigmatisée.

Les manants, dirait-on, sont pour elle en dehors de l'humanité. Elle conte à sa fille, avec une gaieté qui fait mal, les supplices barbares que Chaulnes, Forbin et leur six mille hommes de troupe infligent à des malheureux qui ne se sont rebellés que parce qu'ils crevaient de misère. Songez donc ! Ils ont osé injurier le duc de Chaulnes — on l'a traité de « gros cochon » — et jeter des pierres dans son jardin. Aussitôt l'on chasse tous les habitants d'une grande rue, avec défense, sous peine de mort, de les accueillir ; l'on pend, l'on roue, l'on écartèle *au hasard*. Et l'on a la douleur de trouver sous la plume de la marquise des lignes comme celles-ci : « Les mutins de Rennes se sont sauvés il y a longtemps ; ainsi les bons pâtiront pour les méchants (3) ; mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous MM. de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une beauté merveilleuse » ; « On a pris soixante bourgeois ; on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures et de ne point jeter de pierres dans leur jardin » ; « Vous me parlez bien plaisamment de nos misères : nous ne sommes plus à rouer ; un en huit jours seulement pour entretenir la justice : la *penderie* me paraît maintenant un rafraîchissement. » Quant à l'abominable fripouille qui a organisé ces tueries, il demeure pour la marquise *notre bon duc* et il paraît que lorsqu'il quitte la Bretagne, il la laisse *toute en tristesse* ! De pareils excès expliquent, sans les justifier, les horreurs des révolutions. Et certes, comme dit Sainte-Beuve, « il y aurait là matière à bien des réflexions sur les mœurs et la civilisation du grand siècle », mais comment ne pas regretter que ces mœurs-là aient durci d'une façon aussi inhumaine le cœur de la marquise, dès qu'il s'agit d'un croquant ?

Les commentateurs se bornent en général aux traits que je viens de citer. Celui qui scrute attentivement, sous cet angle, la fameuse correspondance, en découvrira cependant quantité d'autres, peut-être moins nets, mais encore très significatifs.

Un paysan a apporté à la marquise une lettre de sa fille bien-aimée. Lui en est-elle reconnaissante ? « Je veux voir (4) le paysan

(1) *Cours de Littérature*, t. IV, p. 507 (Paris, Agasse).

(2) Paris, Albin Michel.

(3) Lettre à M^{me} de Grignan, 5 février 1674.

(4) Il s'agit de M. Le Tellier, frère de Louvois.

(1) Admirez ce détachement ! Il ne s'agit que de la vie d'un croquant...

(2) « Le Marquis de Villemer » (Paris, Larousse, p. 91).

(3) Ceci est proprement ignoble.

(4) Lettre à M^{me} de Grignan, 9 février 1671.

de Sully qui m'apporta hier votre lettre; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue.» Vite à la taverne, le manant! Et vous voyez d'ici le bonheur où nage cet homme, d'avoir pu contempler les traits de Madelonne, dont, en réalité, il se moque éperdument! A un certain Busche qui doit conduire un carrosse où prendra place M^{me} de Grignan, promesse est faite d'une gratitude du même tonneau, c'est le cas de le dire : « Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point; et quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir pour me dire de ses nouvelles; je vous donnerai de quoi boire (1). »

Ce mépris des humbles ne s'efface même pas quand il s'agit des choses d'église : « J'ai entendu (2) la Passion du Mascaron, qui en vérité a été très belle et très touchante. J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étaient dès mercredi, et la presse était à mourir. » Se commettre à l'église avec des laquais, fi donc! Mais ici, il faut évidemment incriminer les mœurs du temps. Qui ne se rappelle le suicide du maître-queux Vatel, lequel se perça de son épée parce que la marée était en retard? Pensez-vous que la marquise plaigne ce malheureux? Elle écrit à Madelonne (3) : « Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si funeste accident a causé dans cette fête. (...) Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande : c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus. » Le cadavre de Vatel? Qu'est-il au regard de la fête, une fête de cinquante mille écus, mes bons amis!

Le 21 avril 1671, son vieux jardinier meurt. La semaine suivante, de Livry, elle mande (4) à sa fille : « Maître Paul mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste » Le raccourci est ravissant. Mais si ravissant soit-il, on préférerait que la marquise se fût occupée, à cette occasion, un peu moins du jardin, et un peu plus du jardinier.

Voici un texte encore plus décevant (5) : « Savez-vous ce que c'est, faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il préférerait s'en aller à Paris. Ma foi! la colère m'est montée à la tête; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur, ni affection; en un mot la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien. » Encore une fois, le croquis est prestement enlevé. Mais que de légèreté et que d'injustice! Si l'on avait mis dans les blanches mains de la marquise fourche et râteau, et qu'on l'eût priée de retourner les andains pendant une grande heure, sous le soleil cuisant, elle n'aurait plus songé à batifoler et ne se serait plus imaginé que faner est la plus jolie chose du monde! Quant au nommé Picard, on est près à concéder qu'il ne se montre pas fort serviable, mais enfin, il paraît bien être dans son droit! Ce qui surtout est bas et mesquin, c'est de prier sa fille de condamner sa porte à un brave garçon jeté sur le pavé pour une peccadille. Car on demeure fort sceptique à l'endroit des quatre-vingt-dix-neuf sottises précédentes. Mais Picard n'est point homme de qualité. Picard est un humble.

Continuons de dresser notre peu réjouissant catalogue. En

novembre 1671, la marquise fait construire une chapelle sur sa terre des Rochers. Voici comment (1) elle apprécie le travail de ses ouvriers : « Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives; qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour douze sous, veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus. » J'avoue ne trouver qu'un seul qualificatif pour ce texte et pour cette inconscience : ils sont tous deux répugnants, et il ne faut pas être grand clerc pour augurer que Dieu se serait volontiers passé de ces remerciements-là!

Ce n'est pas fini. Un peintre provençal, du nom de Fauchier, avait commencé le portrait de M^{me} de Grignan en Madeleine. Il mourut subitement. Et la marquise d'épiloguer (2) : « M. de Coulanges est au désespoir de la mort du peintre. Ne l'avais-je pas dit qu'il mourrait? Cela donne une grande beauté (3) au commencement de l'histoire; mais ce dénouement est triste et fâcheux pour moi, qui prétendais bien à cette belle *Madeleine si bien frisée naturellement*. » Pas un mot pour le peintre, on s'en aperçoit. Ce peintre n'était-il qu'un vilain? M^{me} de Sévigné ne regrette qu'une chose : le plaisir dont cette mort la frustre. Je terminerai cette nomenclature en donnant un dernier exemple des mœurs du temps (4) : « Les chemins de Vitry ici sont devenus si impraticables, qu'on les fait raccommoder par ordre du roi et de M. de Chaulnes; tous les paysans de la baronnie y seront lundi. » Coucou! Revoici notre Chaulnes de tout à l'heure! Mais il ne massacre plus. Il se contente d'infliger aux pacants des manières de travaux forcés. A peu près comme on en inflige aujourd'hui aux bagnards qui cassent des pierres en Guyane. Quant aux récoltes, aux labeurs des champs, à ceux de la ferme, aux tâches de l'élevage, tout cela est, pour Chaulnes, le cadet de ses soucis.

En voilà assez, pensons-nous, pour que soit projetée en pleine lumière la déplorable influence qu'exerça sur le cœur de la marquise ce que Sainte-Beuve appelle avec indulgence la « civilisation » du grand siècle. Ce grand siècle a des côtés bien bas. Je sais bien qu'à force de vivre dans une pareille ambiance les cœurs les plus généreux finissent par s'atrophier, du moins ont-ils de temps à autre un élan, un cri de pitié, du moins leur arrive-t-il de s'insurger. Cet élan, ce cri, une fois qu'il s'agit d'un humble, d'un travailleur, nous les avons cherchés en vain dans les lettres de la marquise. Nous n'avons trouvé qu'indifférence, mépris, cruauté; une cruauté où entre certes une grande part d'inconscience et que la marquise eût sans doute elle-même formellement contestée. N'importe, on demeure confondu qu'une pareille intelligence et une pareille sensibilité ne se soient jamais avisées de la criante injustice d'une société qui accordait à une infime minorité tous les droits, pour imposer à une majorité massive tous les devoirs.

* * *

Ferveurs de la marquise... Nous l'avons vue, vive et passionnée, aux prises avec sa fille, avec ses proches, avec ses amis, avec ceux qui l'offensèrent, avec ses confrères en lettres, avec les petits de ce monde. Comment ce cœur réagit-il en face de la nature? Lui consacre-t-il ses ferveurs? S'émeut-il à son spectacle et M^{me} de Sévigné exprime-t-elle artistement cette émotion? Eh bien, contrairement à une légende forgée de toutes pièces par des thuriféraires maladroits, il faut répondre : pas du tout.

(1) Lettre à M^{me} de Grignan, 11 février 1671.

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 27 mars 1671.

(3) Lettre à M^{me} de Grignan, 24 avril 1671.

(4) Lettre à M^{me} de Grignan, 29 avril 1671.

(5) Lettre à M^{me} de Grignan, 22 juillet 1671.

(1) Lettre à M^{me} de Grignan, 4 novembre 1671.

(2) Lettre à M^{me} de Grignan, 6 avril 1672.

(3) On n'a pas demandé son avis à l'artiste...

(4) Lettre à M^{me} de Grignan, 15 juin 1680.

Que de fois, cependant, n'a-t-on pas vanté le « sens de la nature, rare à l'époque, de la marquise de Sévigné » ! Je ne dis pas qu'elle lui est indifférente. Tout ce qui est beau la frappe. Je dis qu'elle la goûte en dilettante, sans s'y attarder jamais. La Fontaine — qu'elle adorait, d'ailleurs — lui est, à cet égard, bien supérieur. Et j'ajoute qu'elle ne la rend que fort médiocrement, la plupart du temps au moyen de clichés éculés. Tout écrivain de race qui vibre à l'unisson de la nature finit par l'évoquer — fût-ce même brièvement — avec tendresse et avec bonheur. A Virgile il suffit d'un seul vers :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ

et tout le soir est devant nous. On ne trouve point de ces accents-là chez la marquise. Et c'est peut-être qu'elle ne se laisse pas assez dominer par elle. Au contraire, elle entend lui imposer sa propre loi : celle de ses sentiments, de son état d'âme, de son humeur. Ecoutez-la écrivant à sa fille (1) : « Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et, ne pouvant contenir tous mes sentiments, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. » Voilà qui est probant.

Un essai de description, oui, de temps à autre — mais si rarement ! Enfin (2), après six heures de conversation très agréable, quoique très sérieuse, je le quittai et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts, je m'y suis promenée tout le soir toute seule (3); j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. » La fin est jolie; le reste est bien maigre. Et, remarquons-le, une fois en face de la nature, la plume de la marquise manque totalement de coloris. Sauf en une occasion, cependant (4) :

« Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes; oui, beaucoup : elles sont mêlées d'aurore et de feuille morte, cela fait une étoffe admirable. » Une étoffe admirable... Un véritable descriptif évoquerait plutôt, à la vue d'une étoffe, précisément l'aurore et la feuille morte, non inversement. Mais l'image est, néanmoins, fort belle.

Ailleurs, hélas ! il faut déchanter. La série des clichés et des expressions vagues est impressionnante. Commençons.

« J'ai trouvé une beauté dans ces jardins, dont vous seriez charmée. » Oui, mais quelle est cette beauté ? « Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante. Pilois (5) les élève jusqu'aux nues avec une propreté admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues (6) naître (7). » Qu'est-ce qui les rend si belles, marquise ? « Nous continuons notre chapelle; il fait chaud; les soirées et les matinées sont très belles dans ces bois et devant cette porte (8). » Encore ce refrain ! « Pour moi (9) je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes, pour prendre des alignements; je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui seront d'une grande beauté. » Toujours ce refrain ! « J'ai

trouvé cette maison embellie de la moitié, depuis seize ans que je n'y étais venue; mais je ne suis pas de même, et le temps, qui a donné de grandes beautés à ses jardins, m'a ôté un air de jeunesse que je ne pense pas que je recouvre jamais (1). » Encore un coup, quelles sont ces beautés ? « Je suis ravie (2) de la beauté singulière de cette ville. Hier le temps fut divin, et l'endroit d'où je découvris la mer, les bastides, les montagnes et la mer, est une chose étonnante. » Voilà un tissu de lieux communs... « Après le dîner (3), nous fûmes causer dans les plus agréables bois du monde. » Que ne nous précise-t-elle ces agréments ! « J'ai trouvé ces bois (4) d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection; ils sont élagués, et font une ombre agréable. » Mais c'est d'une maladresse enfantine ! « Vous avez soif d'être seule (5). Eh ! mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau temps encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit. » Eh ! mon Dieu, que cela est donc sec ! « Nous nous sommes promenées (6) ce soir dans les plus beaux endroits du monde. » Nous voilà bien avancés ! « A cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux (7). » Ce qui ne nous dit rien de plus... « La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire (8). » Mais, justement, elle n'en dit jamais rien ! L'échappatoire est vraiment trop facile ! « Je vais (9) être seule, et j'en suis fort aise : pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste; le pays seul me guérirait. » Une description, cela ? Une chromo, et rien d'autre. « Il fait cependant ici le plus beau temps du monde (10). » A nouveau ce cliché ! « C'est ce bois (11) qui fait mes délices, il est d'une beauté surprenante; j'y suis souvent seule avec ma canne et avec Louison : il ne m'en faut davantage. » Mais nous, il nous en faudrait plus.

* * *

Est-on édifié, à présent ? Le fameux « sens de la nature » de Mme de Sévigné n'est qu'un mythe. Et comment une artiste de cette valeur n'eût-elle pas mieux rendu ces sites, ces bois, ces allées, le cycle sans cesse renouvelé des saisons, si les ferveurs de son cœur généreux l'eussent réellement portée vers tout cela ? On a rendu un très mauvais service à la marquise en lui prêtant des qualités qu'elle n'a pas et en parant son style d'ornements imaginaires. Au vrai, c'est surtout, c'est presque exclusivement le spectacle des hommes qui l'intéresse, qui la captive. Et c'est — après sa fille et ses amis — vers celui-là seulement que convergent à la fois ses ferveurs et son coup d'œil aigu de psychologue qui ne s'en laisse point conter, sauf, bien entendu, par la « plus belle fille de France ». Voilà, je crois, ce qu'il n'était sans doute pas inutile de mettre en lumière, tout en soulignant une fois de plus que l'allant, l'enjouement, la vivacité et la grâce inimitables du précieux recueil en font ce qu'on ne peut appeler proprement qu'un miracle de l'esprit français.

ROBERT DE VROYLANDE.

(1) Lettre à Mme de Grignan, 21 mars 1671.
 (2) « Ici va venir une description émue », se dit-on. Et rien ne vient, ou à peu près.
 (3) Lettre à Mme de Grignan, 15 novembre 1671.
 (4) Lettre à Mme de Grignan, 26 mars 1671.
 (5) C'est le successeur de maître Paul; voir le passage auquel se rapporte la note 46.
 (6) Sic.
 (7) Lettre à Mme de Grignan, 31 mai 1671.
 (8) Lettre à Mme de Grignan, 12 juillet 1671.
 (9) Lettre à Mme de Grignan, 28 octobre 1671.

(1) Lettre au comte de Bussy, 22 juillet 1672.
 (2) Lettre à Mme de Grignan, mercredi... 1672.
 (3) Lettre à Mme de Grignan, 19 juin 1675.
 (4) Lettre à Mme de Grignan, 29 septembre 1675.
 (5) Lettre à Mme de Grignan, 22 décembre 1675.
 (6) Lettre à Mme de Grignan, 19 mai 1676.
 (7) Lettre à Mme de Grignan, 20 mai 1676.
 (8) Lettre à Mme de Grignan, 24 mai 1676.
 (9) Lettre à Mme de Grignan, 1^{er} juin 1676.
 (10) Lettre à Mme de Grignan, 4 novembre 1676.
 (11) Lettre à Mme de Grignan, 15 juin 1680.

Espoirs tardifs et propos regrettables.

On demande des jeunes romanciers...

On a eu tôt fait de baptiser du nom de *l'entre-deux-guerres* cette période, aujourd'hui révolue, qui court de l'année 1919 à l'année 1939. L'expression est commode, jolie, un rien ironique. On nous avait rebattu les oreilles de cette fameuse « parenthèse » ouverte et fermée par la grande guerre : aujourd'hui, on penserait plus volontiers que la parenthèse, c'étaient les années de paix.

Mais, à parler d'*entre-deux-guerres*, on pourrait se méprendre. Les esprits faciles pourraient s'imaginer qu'un nouveau monde commence le 1^{er} septembre 1939, avec la guerre des autres. Ce n'est pas encore certain. Car on répète en tout les mêmes erreurs, on reprend partout les mêmes hommes, on continue à ne pas écouter les sages, on fait sonner les mêmes hochets, on agite les mêmes clairons-ridicules, et l'on s'en va par toute la terre poussant les mêmes hurlements. Pour les uns, c'est, en somme, l'autre guerre qui recommence; et, pour les autres, c'est la révolution d'après-guerre qui continue. Mais on a beau chercher, on ne voit pas encore les hommes nouveaux prêts à signaler le départ d'un monde nouveau. A moins que ce monde-là ne soit en marche depuis quelques années déjà. Il y a des révolutions qui passent inaperçues. Avant Copernic, personne n'avait encore vu que la terre tournait autour du soleil.

Je crois cependant que quelque chose a changé : c'est l'état d'esprit. Non pas l'état d'esprit du siècle (ce serait trop demander), mais l'état d'esprit de plusieurs parmi les hommes sensibles et intelligents. Aussi le moment paraît-il proche où l'on se rende compte de la nécessité de procéder à ce premier inventaire immédiat que nous propose l'expression *l'entre-deux-guerres*.

* * *

L'année 1939, *terminus ad quem* de l'inventaire, ne marque pas nécessairement un tournant, comme disait mon vieux professeur d'histoire. C'est un point d'arrêt de l'étude des idées et des faits, ce n'est pas nécessairement un point d'arrêt des idées et des faits. On peut prévoir les changements, les évolutions et même les bouleversements que cette guerre déterminera, si elle se prolonge; on peut enregistrer, dès à présent, certaines modifications, bonnes ou mauvaises, certains changements déjà survenus. Mais il faut prendre garde de ne pas tout ramener à cette date fatidique de 1939. Certains mouvements datent de dix ou quinze ans, mouvements qu'on sera tenté, plus tard, de présenter comme des résultats heureux ou funestes de la dernière des dernières.

Ainsi, dès 1930, nous pouvons relever certains indices qui permettaient de parler d'une nouvelle orientation du roman français. Et je suis sûr cependant que les historiens futurs dateront de 1939 ou de 1940 les premières manifestations de cette tendance. Car il se fait, précisément, que ce mouvement dans le roman est orienté dans le même sens que certains effets d'un long séjour à la ligne Maginot.

Il y a de bonnes raisons de croire que cette nouvelle orientation du roman français, si faible à présent, mais que l'état d'esprit des combattants viendra renforcer, sera assez importante pour retenir l'attention de ceux de nos enfants qui se sentiront quelque goût pour l'histoire de la littérature d'hier.

C'est ce qui étonne d'abord : on dirait que les jeunes romanciers restent prisonniers du roman de 1920. Nous ne parlons pas des vieux romanciers, académiciens chenus et autres « gens de lettres », qui achèvent de mourir en noircissant du papier; ceux-là, ils ne font que recommencer chaque fois les limides essais de leur première adolescence : ils continuent. Bordeaux continue, Pierre Benoît continue, Mauriac continue, Dahamel continue, Jules Romains continue... Mais des jeunes romanciers de la génération qui a eu vingt ans en 1930, on attend encore, à part quelques exceptions, les bons et solides romans qui répondraient à nos inquiétudes et à nos espérances. Les vieux ne seront jamais adaptés; il n'y a pas lieu de le regretter. Mais les jeunes ne le sont pas encore; il est permis de trouver ce retard surprenant.

Il y a eu *le Bouquet de roses rouges*; d'Isabelle Rivière, il y a eu *Comme le temps passe* et *les Sept Couleurs*, de Robert Brasillach; il y a eu, dans un récent numéro de la N. R. F., un récit de Marcel Arland, intitulé *Flavie*; il y a eu d'autres expériences... La voie est donc ouverte; les allées sont tracées; la rue est bonne; le regard peut porter loin. Mais les jeunes romanciers se détournent. Je crois que c'est faiblesse du cœur et misère de la vie. On a le cœur trop inconsistant et la vie trop facile ou trop irrégulière pour se risquer. Etre familier des boîtes de nuit fait encore trop homme du monde; avoir une maîtresse vous campe encore trop en émancipé; d'autre part, mener une vie bourgeoise, poussièreuse et encrassée suppose une situation par trop confortable. D'un côté, on crie « Vive l'existence irrégulière »; de l'autre, « A bas l'aventure ! »; comme si la meilleure fantaisie et la plus belle aventure ne se trouvaient pas au sein de l'existence régulière (Chesterton le rappelait fort à propos dans son dernier essai *la Jungle familiale*). Et puis, il y a la parole de Gide qui domine tout le débat : « On ne fait de bonne littérature qu'avec de mauvais sentiments. »

Les explications — et, au besoin, les excuses — ne manqueraient pas aux jeunes romanciers. Mais alors, on voudrait leur demander s'ils savent à quoi peut servir leur jeunesse. Si vous avez des dents, mordez, que diable! Si vous aimez la vie et le soleil, chantez-les! Si vous aimez votre femme, chantez votre amour! Et ne vous encanaillez pas, comme vous vous croyez tenus de le faire. Surtout ne perdez plus votre temps : la succession de la littérature d'hier est ouverte. N'ayez pas peur, allez-y, franchissez le seuil de l'étude du notaire et déchirez le testament des honorables défunts. On vous attend à la sortie.

Nous sentons bien qu'à une littérature de catastrophes, héri-tière du naturalisme et du symbolisme, va succéder une littérature de réussites. Car nous avons besoin de croire à nous-mêmes et de croire à de nouveaux mythes; nous avons besoin de réussir au moins quelque chose dans notre vie. La littérature et surtout le roman vont venir nous fortifier, ou nous consoler. De jeunes romanciers, vifs et lucides, épris de bonheur intime et quotidien, soucieux de garder vivantes leur jeunesse, leur joyeuse énergie et leur fantaisie vont bientôt prendre la place de tous ceux-là que nous avons vus trop longtemps défile : anarchistes constipés, imbéciles solennels comme un haut col, figures ascétiques aux sourires équivoques, jeunes merles qui croient connaître la vie parce qu'ils osent prononcer certains mots, vieilles dames sentimentales, romanciers d'eau douce, marins en tournée, Parisiens assoiffés de mots crus et de chairs dessalées.

Il nous faut revenir au quotidien gris ou lumineux dans l'amour et le bonheur. Il faut reposer le problème de l'amour dans le mariage, non plus à trois, mais à deux. Il faut croire à nouveau (et le dire bien haut) à l'énergie, à la lucidité, à la vie, à la joie, au bonheur familial, à la fidélité, aux enfants, au sacrement de

mariage reçu et vécu. *Il faut revenir à une conception domestique de la vie.*

Le courant opposé est le plus fort : tant mieux, c'est le moment d'opérer une révolution. La faveur dont on a entouré *le Bouquet de roses rouges* et les romans de Brasillach est, d'ailleurs, le signe d'un changement d'optique dont il faut profiter.

* * *

J'ai fort peur que cet article ne prenne une allure de manifeste. Je voudrais m'en défendre et dire, en guise d'excuse à ma mauvaise humeur, que, comme la plupart des lecteurs, j'ai toujours cherché, dans le roman, autre chose qu'une satisfaction esthétique ou le facile divertissement d'une heure. Il est dangereux de détacher une œuvre de son auteur; il ne faudrait pas, du même coup, la détacher de la vie. Evidemment, les professeurs ne sont jamais des professeurs de vie : c'est déjà beaucoup qu'ils soient des professeurs de métier. Mais il faut se garder de transporter dans la vie certaines habitudes contractées sur les bancs de l'école. Aussi, je me refuserai toujours à ne voir dans un roman qu'une aimable distraction (dans ce cas, pourquoi ne pas lire rien que des romans policiers?), ou une œuvre d'art proposée à l'admiration éperdue des connaisseurs.

Il y a un autre aspect du problème qui me paraît digne d'attention. Je veux parler de la prodigieuse faveur dont le grand public ne cesse d'entourer les romans étrangers. Cela dure depuis quelque cinq ou six ans : des libraires français y ont fait fortune. C'est, assurément, une chose excellente en soi que d'étendre ses connaissances aux littératures étrangères, bien que cette absorption à doses massives de romans anglais, nordiques ou américains n'aille pas sans danger pour l'esprit insuffisamment armé. Il me

semble, pourtant, que cet engouement du public — où il entre, d'ailleurs, une bonne part de snobisme — tient à une cause moins réconfortante : la pauvreté du roman français. Rien ne servirait de se récrier. On sait qu'il paraît encore, bon an mal an, des centaines de romans français et que Simenon est fidèle, chaque mois, au rendez-vous. Mais le roman français n'est plus lui-même. Il n'est que de feuilleter les derniers prix littéraires pour s'en rendre compte. Toutes les célébrités du jour sont des célébrités déjà vieilles. Nous n'avons pas encore la littérature de notre temps. Alain dans sa boutique développerait, sur un pareil thème, des propos savants et contournés. Pour nous, ce sont des raisons à la fois plus intimes et plus universelles qui nous animent. Je ne sais si nos espoirs tardifs ne sont pas, au fond, plus sincères et plus énergiques que toutes les lamentations et pleurnicheries de la gent emplumée.

EMILE JEUNEHOMME.



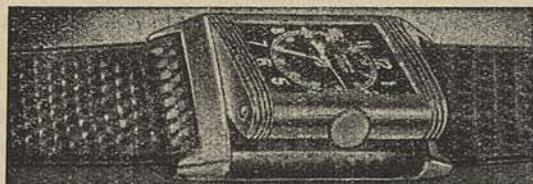
QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

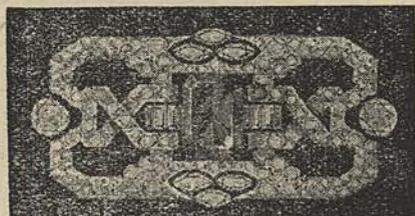
GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE



LE "COULTRE REVERSO"



COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES



LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Mercerie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHARLEROI
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES
depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements-Bonneterie-Lingerie-Produits d'entretien
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

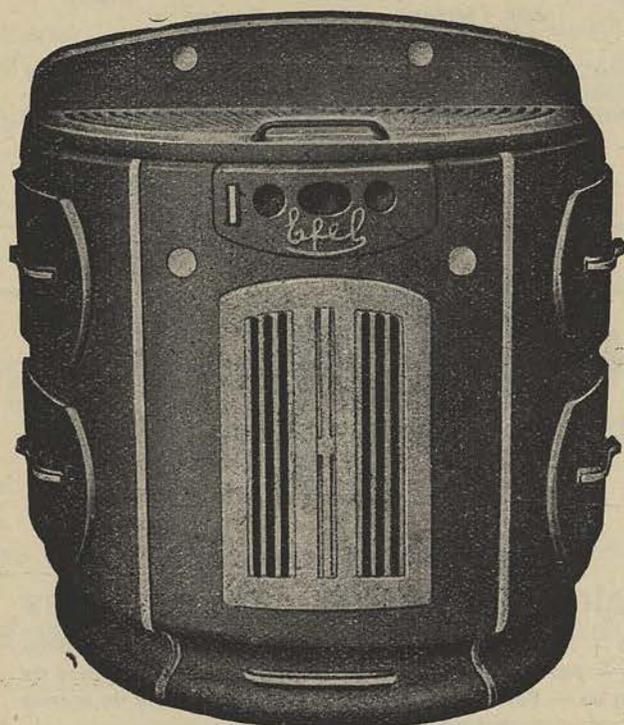
Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

Une réalisation merveilleuse des FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

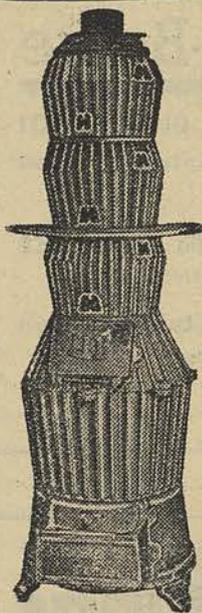
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 236



Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.
HAREN-lez-BRUXELLES

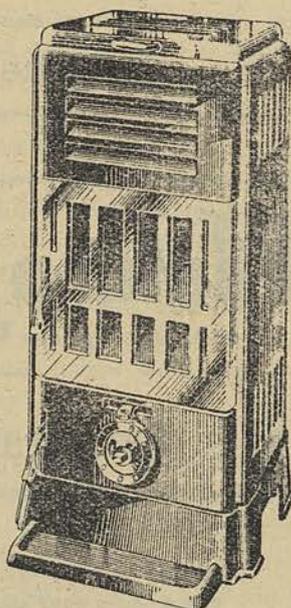
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles **GRANUM** brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1868



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

Poêles brevetés **BRIALMONT** en 4 types. Très grande économie de combustible. Très grands générateurs de chaleur.

Rouleaux de tennis en 6 types.

Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.

Fontes spéciales pour moteurs Diesel.

Fonte résistant au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteenaire
Téléphone : 33.60.61

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPÈNS ST NICOLAS-WAËS
DANS TOUTES PHARMACIES

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. C. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.09

Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

CÉRAMIQUES
de la **lys**
Marché lez Courtrai



Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootechap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Jos. FIERENS
Kloosterstraat, 1 ANTWERPEN

Ruwe koffie	Cafés crus
Rijst	Riz
Meelwaren	Féculeux
Specerijen	Épices

Rechtstreeksche invoer *Importation directe*
Meilleures conditions

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone : 378.65 (4 lignes) Reg. Com. : Anvers 62 Adresse télégr. : WINSTALLE

Léon HOUBION
48, rue des Français, ANS

VINS & SPIRITUEUX

Denrées Coloniales en gros
Particulièrement
Cafés Crus et Torréfiés
Torréfaction journalière

Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.
Téléphone 605.55
Compte chèques-postaux n° 204.985
Registre du Commerce n° 2820.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE
ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES
Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER
38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS
Téléphone : 269.26 Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT
du Brésil, de Haïti, de Java,
du Congo belge, des Indes orientales

Les Établissements
Paul THIWISSEN, S. A.
13, rue Ste-Véronique, LIÈGE
Téléphone 168.96

se recommandent tout spécialement aux Missions
pour la fourniture
d'ouate, gaze, bandes et tous objets de pansements
CATALOGUE SUR DEMANDE

Confiserie Nationale Belge
USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT
Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions
Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds.

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialité pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE

1236

G. Mayan - Malevé

Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Galletteries — Galletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavés. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu grainéux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couverts, personnels et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges Tél. 136.63 GAND

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES-COKES-BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépôtaires :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq 178.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Toutes préparations médicales

Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

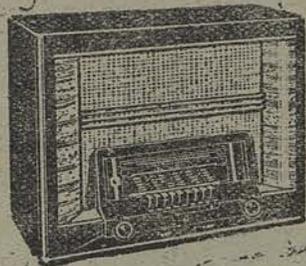
TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PHILIPS

NOUVEAU PROGRAMME 1940



Des ondes courtes extraordinaires

New-York en plein jour
comme votre station régionale

UN RADIO - CLAVIER
SYSTÈME LINODYNE

Simple — Exact — Sûr — Parfait

Une musicalité encore meilleure



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes
vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !..

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11
LIÈGE

Téléphone 233.26

Apprenez
les langues vivantes

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège



TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 178.54 et 178.14,

Spécialités en gros

Dépôts et Monopoles

Produits chimiques s/cachets — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires,

Comptoir de

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

5 BF

**Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont**



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Ch. Le Jeune Limited
SOCIÉTÉ ANONYME

■
TOUTES ASSURANCES
■

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agréé par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68